



VII

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Chez la Veuve David, Quai des Auguſtins, au S. Eſprit.



M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce huitieme Tome.

LA

LES FOURBERIES
DE
SCAPIN,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

ARGANTE, Pere d'Octave & de Zerbinette.

GERONTE, Pere de Léandre & de Hiacinte.

OCTAVE, fils d'Argante, & Amant de Hiacinte.

LEANDRE, fils de Géronte, & Amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, crue Egyptienne, & reconnue fille d'Argante, Amante de Léandre.

HIACINTE, fille de Geronte, & Amante d'Octave.

SCAPIN, Valet de Léandre.

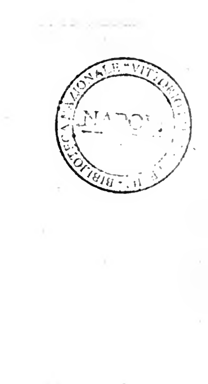
SILVESTRE, Valet d'Octave.

NERINE, Nourrice d'Hiacinte.

CARLE, Ami de Scapin.

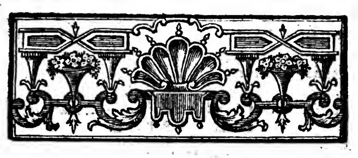
DEUX PORTEURS.

La Scene est à Naples.





LES FOURBERIES DE SCAPIN.



LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

AH, fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrêmités où je me vois réduit! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au Port, que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

A ij

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Geronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Geronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une Lettre?

SILVESTRE.

Par une Lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah, parle si tu veux, & ne te fais point de la sorte arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonstance, & vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.

Conſeille-moi, du moins, & me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarraſſé que vous; & j'aurois bon beſoin que l'on me conſeillât moi-même.

OCTAVE.

Je ſuis aſſaſſiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le ſuis pas moins.

OCTAVE.

Lorſque mon pere apprendra les choſes, je vais voir fondre ſur moi un orage ſoudain d'impétueuſes réprimandes.

SILVESTRE.

Les réprimandes ne ſont rien; & plût au Ciel que j'en fuſſe quitte à ce prix! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies; & je vois ſe former de loin un nuage de coups de bâton, qui crévera ſur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel, par où ſortir de l'embarras où je me trouve!

SILVESTRE.

C'eſt à quoi vous deviez ſonger, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ah, tu me fais mourir par tes leçons hors de ſaiſon!

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle réſolution prendre? A quel remede recourir?

SCENE II

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce, Seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel deſordre eſt-ce là ? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah, mon pauvre Scapin, je ſuis perdu, je ſuis déſeſpéré, je ſuis le plus infortuné de tous les hommes !

SCAPIN.

Comment ?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le Seigneur Géronte ; & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien, qu'y a-t-il là de ſi funeſte ?

OCTAVE.

Hélas, tu ne ſais pas la cauſe de mon inquiétude !

SCAPIN.

Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la ſache bientôt ; & je ſuis homme conſolatif, homme à m'intéreſſer aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah, Scapin, ſi tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine pour me tirer de la peine où je ſuis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie !

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; & je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guere vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts & d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui, & j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment, quelle affaire, Scapin ?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la Justice.

OCTAVE.

La Justice !

SCAPIN.

Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi, & la Justice ?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi, & je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siecle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste. Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Géronte & mon pere s'embarquerent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre & moi nous fûmes laissés par nos peres; moi, sous la conduite de Silvestre; & Léandre, sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque tems après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, & me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous momens sa beauté & sa grace, me louoit son esprit, & me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit de dire, & me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit, en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangeres, & qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mene?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle & la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des brassieres de nuit qui étoient de simple futaine; & sa coëffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; & cependant faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agrémens & que charmes, que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh, je n'en doute point; & sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante!

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables, qui défigurent un visage; elle avoit à pleurer une grace touchante, & sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jettant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit sa chere mere; & il n'y avoit personne qui n'eût l'ame percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, & je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah, Scapin, un barbare l'auroit aimée!

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; & demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE *à Octave.*

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-moi finir en deux mots. (*à Scapin.*) Son cœur prend feu dès ce moment; il ne sauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejettées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mere. Voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien & sans appui, est de famille honnête, & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévu du pere, qu'on n'attendoit que dans deux mois, la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Geronte a eue d'une seconde femme, qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, & l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle. C'est bien là de quoi se tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand & gros comme pere & mere, & tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit, quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagême, pour ajuster vos affaires? Fi. Peste soit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper, je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe; & je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déja par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, & que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la Justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

AH, Octave, est-il vrai ce que Silvestre vient de dire à Nérine, que votre pere est de retour, & qu'il veut vous marier ?

OCTAVE.

Oui, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je, vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, & n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous ?

HIACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez ; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Hé, peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie ?

HIACINTE.

J'ai oui dire, Octave, que votre sexe aime moins long-tems que le nôtre ; & que les ardeurs que les hommes font voir, sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah, ma chere Hiacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes, & je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau !

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites ; & je ne doute point que vos paroles ne soient sin-

ceres; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un pere qui veut vous marier à une autre personne; & je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de pere qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, & je me résoudrai à quitter mon Pays, & le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déja pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; & sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte, car vos larmes me tuent, & je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HIACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, & j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidele.

OCTAVE.

Je le serai assurément.

HIACINTE.

Je serai donc heureuse.

SCAPIN *à part.*

Elle n'est pas tant sotte, ma foi, & je la trouve assez passable.

OCTAVE *montrant Scapin.*

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands sermens de ne me mêler plus du monde; mais si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE.

Ah, s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN *à Hiacinte.*

Et vous, ne dites-vous rien ?

HIACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Crois que...

SCAPIN *à Octave.*

Chut. (*à Hiacinte.*) Allez vous-en, vous, & soyez en repos.

SCENE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN *à Octave.*

Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre pere.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne saurois vaincre.

SCAPIN.

faut pourtant paroître ferme au premier choc, peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le ed de vous mener comme un enfant. Là, tâchez vous composer par étude. Un peu de hardiesse, songez à répondre résolument sur ce qu'il vous ourra dire.

OCTAVE.

e ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

à, essayons un peu, pour vous accoutumer. Réétons un peu votre rôle, & voyons si vous ferez ien. Allons. La mine résolue, la tête haute, les egards assurés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre pere qui arrive, & répondez-moi fermement comme si c'étoit à lui-même. Comment, pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un pere comme moi, oses-tu paroître devant mes yeux après tes bons déportemens, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud? Est-ce là le fruit de mes soins, le respect qui m'est dû, le respect que tu me conserves? Allons donc. Tu as l'insolence, frippon, de t'engager sans le consentement de ton pere, de contracter un mariage clandestin? Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons. Oh, que diable, vous demeurez interdit?

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon pere que j'entends.

SCAPIN.

Hé, oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, & je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SILVESTRE.

Voilà votre pere qui vient.

OCTAVE.

O ciel, je suis perdu.

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Holà, Octave, demeurez; Octave. Le voilà enfui. Quelle pauvre espece d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, & ne fais que me suivre.



SCENE VI.

ARGANTE, SCAPIN & SILVESTRE *dans le fond du Théatre.*

ARGANTE *se croyant seul.*

A-T-on jamais oui parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN *à Silvestre.*

Il a déja appris l'affaire, & elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE *se croyant seul.*

Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN *à Silvestre.*

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE *se croyant seul.*

Je voudrois bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN *à part.*

Nous y avons songé.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tâcheront-ils de me nier la chose ?

SCAPIN *à part.*

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE *se croyant seul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

SCAPIN *à part.*

Cela se pourra faire.

ARGANTE *se croyant seul.*

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

SCAPIN *à part.*

Peut-être.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN *à part.*

Nous allons voir.

ARGANTE *se croyant seul.*

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN *à part.*

Ne jurons de rien.

ARGANTE *se croyant seul.*

Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN *à part.*

Nous y pourvoirons.

ARGANTE *se croyant seul.*

Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE *à Scapin.*

J'étois bien étonné, s'il m'oublioit.

ARGANTE *appercevant Silvestre.*

Ah, ah, vous voilà donc, sage Gouverneur de famille, beau Directeur de jeunes gens!

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin. (*à Silvestre.*) Vous avez suivi mes ordres, vraiment, d'une belle maniere ; & mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien à ce que je vois.

ARGANTE.

Assez bien. (*à Silvestre.*) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon! Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur?

ARGANTE *montrant Silvestre.*

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi?

ARGANTE.

Tu n'as pas oui parler de ce qui s'est passé dans mon absence?

SCAPIN.

J'ai bien oui parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chose? Une action de cette nature?

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là?

SCAPIN.

Cela est vrai.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son pere?

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon soul. Quoi! Tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colere?

SCAPIN.

Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, & je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un pere dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi! je me suis rendu à la raison, & j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah, ah! Voici une raison la plus belle du monde; on n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, & dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en Philosophe! Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il ſoit auſſi ſage que vous ? Les jeunes gens ſont jeunes, & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raiſonnable ; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, eſt allé faire de ſon côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien ſavoir ſi vous-même n'avez pas été jeune, & n'avez pas dans votre tems fait des fredaines comme les autres ? J'ai oui dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faiſiez de votre drôle avec les plus galantes de ce tems-là, & que vous n'en approchiez point, que vous ne pouſſaſſiez à bout.

ARGANTE.

Cela eſt vrai, j'en demeure d'accord; mais je m'en ſuis toujours tenu à la galanterie, & je n'ai point été juſqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît. Il voit une jeune perſonne qui lui veut du bien, (car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes,) il la trouve charmante, il lui rend des viſites, lui conte des douceurs, ſoupire galamment, fait le paſſionné. Elle ſe rend à ſa pourſuite. Il pouſſe ſa fortune. Le voilà ſurpris avec elle par ſes parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouſer.

SILVESTRE *à part.*

L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN.

Euſſiez-vous voulu qu'il ſe fût laiſſé tuer ? Il vaut mieux encore être marié, qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire ſe ſoit ainſi paſſée.

SCAPIN *montrant Silveſtre.*

Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE *à Silvestre.*

C'eſt par force qu'il a été marié ?

SILVESTRE.

Oui, Monſieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout auſſi-tôt proteſter de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'eſt ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage ?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi ! Je n'aurai pas pour moi les droits de pere, & la raiſon de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN.

C'eſt un choſe dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

on fils ?

SCAPIN.

otre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été ıpable de crainte, & que ce soit par force qu'on ıi ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller vouer cela. Ce seroit se faire tort, & se montrer ıdigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

ʼe me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur & pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur & pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le deshériterai.

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon.

ARGANTE.

Comment bon ?

SCAPIN.

Vous ne le deshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le deshériterai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais, voici qui eſt plaiſant! Je ne desheriterai point mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui. Vous n'auriez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendreſſe paternelle fera ſon office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela ſera.

SCA-

SCAPIN.

ıgatelles.

ARGANTE.

ne faut point dire, bagatelles.

SCAPIN.

Ion Dieu, je vous connois, vous êtes bon naturellement!

ARGANTE.

e ne suis point bon, & je suis méchant quand je reux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile.

(*à Silvestre.*)

Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon frippon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

(*à part.*)

Je vous remercie. Ah! Pourquoi faut-il qu'il soit fils unique, & que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée pour la faire mon héritiere!

SCENE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avoue que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train; mais l'argent d'autre part nous presse pour notre subsistance; & nous avons, de tous côtés, des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en Roi de Théatre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la Justice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en freres; & trois ans de galere de plus, ou de moins, ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.

OUi, ſans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; & un Matelot qui vient de Tarente, m'a aſſuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit prêt de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choſes mal diſpoſées à ce que nous nous propoſions, & ce que vous venez m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je vous réponds de renverſer tout cet obſtacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe? L'éducation des enfans eſt une choſe à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par là?

GERONTE.

Ce que je veux dire par-là ?

ARGANTE.

Oui.

GERONTE.

Que si vous aviez, en brave pere, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre ?

GERONTE.

Sans doute; & je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez, en brave pere, si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé?

GERONTE.

Comment ?

ARGANTE.

Comment ?

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres; & que ceux qui veulent gloser, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils ?

ARGANTE.

Cela ſe peut faire.

GERONTE.

Et quoi encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la choſe qu'en gros, & vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être inſtruit du détail. Pour moi, je vais vîte conſulter un Avocat, & aviſer des biais que j'ai à prendre. Juſqu'au revoir.

SCENE II.

GERONTE *ſeul.*

QUe pourroit-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le ſien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; & je trouve que ſe marier ſans le conſentement de ſon pere, eſt une action qui paſſe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCENE III.

GERONTE, LEANDRE.

GERONTE.

AH, vous voilà!

LEANDRE *courant à Géronte pour l'embraſſer.*

Ah, mon pere, que j'ai de joie de vous voir de retour!

GERONTE *refuſant d'embraſſer Léandre.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, & que...

GERONTE *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LEANDRE.

Quoi! Vous me refusez, mon pere, de vous exprimer mon transport par des embrassemens?

GERONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à déméler ensemble.

LEANDRE.

Et quoi?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face.

LEANDRE.

Comment?

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien?

GERONTE.

Qu'est-ce donc qui s'est passé ici?

LEANDRE.

Ce qui s'est passé?

GERONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon absence?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aie fait?

GERONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayiez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait?

LEANDRE.

Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayiez lieu de vous plaindre!

GERONTE.

Aucune chose?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous êtes bien résolu.

LEANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin?

GERONTE.

Ah, ah, ce mot vous fait rougir!

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vuider cette affaire; & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis, j'y vais revenir tout à l'heure. Ah, traître, s'il faut que tu me deshonores, je te renonce pour mon fils, & tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma présence.

SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

ME trahir de cette maniere! Un coquin, qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon pere. Ah, je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie!

SCENE V.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes ſoins! Que tu es un homme admirable, & que le Ciel m'eſt favorable de t'envoyer à mon ſecours!

LEANDRE.

Ah, ah, vous voilà! Je ſuis ravi de vous trouver, Monſieur le coquin.

SCAPIN.

Monſieur, votre ſerviteur. C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaiſant. Ah! je vous apprendrai!...

SCAPIN *ſe mettant à genoux.*

Monſieur.

OCTAVE *ſe mettant entre deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin.*

Ah, Léandre!

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN *à Léandre.*

Hé, Monſieur.

OCTAVE *retenant Léandre.*

De grace.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laiſſez-moi contenter mon reſſentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN.

Monſieur, que vous ai-je fait?

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE *retenant encore Léandre.*

Hé, doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confeſſe lui-même tout à l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je ſais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce ſecret; mais je veux en avoir la confeſſion de ta propre bouche, ou je vais te paſſer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah, Monſieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque choſe, Monſieur?

LEANDRE.

Oui, coquin, & ta conſcience ne te dit que trop ce que c'eſt.

SCAPIN.

Je vous aſſure que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour frapper Scapin.*

Tu l'ignores!

OCTAVE *retenant Léandre.*

Léandre.

SCAPIN.

Hé bien, Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous confeſſe que j'ai bu avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Eſpagne dont on vous fit préſent il y a quelques jours; & que c'eſt moi qui fis une

fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LEANDRE.

C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, & qui a été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur. Je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur?

LEANDRE.

Non: C'est une autre affaire encore qui me touche bien plus, & je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Hé!

OCTAVE *retenant Léandre.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter le soir une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, & le visage tout plein de sang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monsieur, qui l'avoit retenue.

LEANDRE.

:ſt toi qui as retenu ma montre!

SCAPIN.

i, Monſieur, afin de voir quelle heure il eſt.

LEANDRE.

ı, ah, j'apprends de jolies choſes, & j'ai un ſer-eur fort fidele vraiment! Mais ce n'eſt pas cela core que je demande.

SCAPIN.

: n'eſt pas cela?

LEANDRE.

ɔn, infâme, c'eſt autre choſe encore que je veux e tu me confeſſes.

SCAPIN *à part.*

:ſte!

LEANDRE.

ırle vîte, j'ai hâte.

SCAPIN.

[onſieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

'oilà tout?

OCTAVE *ſe mettant au-devant de Léandre.*

.é!

SCAPIN.

[é bien, oui, Monſieur. Vous vous ſouvenez de ce ɔup-garou, il y a ſix mois, qui vous donna tant de oups de bâton la nuit, & vous penſa faire rompre e cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant?

LEANDRE.

Hé bien?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monſieur, qui faiſoit le loup-garou.

LEANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faiſoit le loup-garou?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur; & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

LEANDRE.

Je saurai me souvenir, en tems & lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confesses ce que tu as dit à mon pere?

SCAPIN.

A votre pere?

LEANDRE.

Oui, frippon, à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas vu?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assurément?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LEANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant...

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.



SCENE VI.

LEANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE.

MOnſieur, je vous apporte une nouvelle qui eſt fâcheuſe pour votre amour.

LEANDRE.

Comment ?

CARLE.

Vos Egyptiens ſont ſur le point de vous enlever Zerbinette ; & elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, ſi dans deux heures vous ne ſongez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures !

CARLE.

Dans deux heures.

SCENE VII.

LEANDRE., OCTAVE, SCAPIN.

LEANDRE.

AH, mon pauvre Scapin, j'implore ton ſecours !

SCAPIN *ſe levant, & paſſant fiérement devant Léandre.*

Ah, mon pauvre Scapin ! Je ſuis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a beſoin de moi.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuïez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux; & je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LEANDRE.

Ah, de grace, ne songeons plus à tout cela, & pense à me donner le secours que je te demande!

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prieres aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

ıdrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruel-
ktrêmité où se voit mon amour ?

SCAPIN.

venir faire, à l'improviste, un affront comme
i-là !

LEANDRE.

tort, je le confesse.

SCAPIN.

traiter de coquin, de frippon, de pendard,
fâme !

LEANDRE.

ı ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

vouloir passer son épée au travers du corps !

LEANDRE.

'en demande pardon de tout mon cœur, & s'il
ient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois,
ɔin, pour te conjurer encore une fois de ne me
ıt abandonner.

OCTAVE.

, ma foi, Scapin, il faut se rendre à cela.

SCAPIN.

ez-vous. Une autre fois ne soyez pas si prompt.

LEANDRE.

promets-tu de travailler pour moi ?

SCAPIN.

y songera.

LEANDRE.

s tu sais que le tems presse.

SCAPIN.

vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il
s faut ?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cens pistoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos peres.

(*à Octave.*)

Pour ce qui est du vôtre, la machine est déja toute trouvée; (*à Léandre.*) & quand au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façon encore; car vous savez que pour l'esprit il n'en a pas, grace à Dieu, grande provision, & je le livre pour une espece d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point, il ne tombe entre lui & vous aucun soupçon de ressemblance; & vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon; on fait bien scrupule de cela. Vous moquez-vous? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux; (*à Octave.*) & vous, avertissez votre Silvestre de venir vîte jouer son rôle.

✿

SCENE

SCENE VIII.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN *à part.*

LE voilà qui rumine.

ARGANTE *se croyant seul.*

voir si peu de conduite & de considération! S'al- r jetter dans un engagement comme celui-là! .h, ah, jeunesse impertinente!

SCAPIN.

Ionsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

onjour, Scapin.

SCAPIN.

'ous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARGANTE.

e t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Ionsieur, la vie est mêlée de traverses, il est bon e s'y tenir sans cesse préparé; & j'ai oui dire, il y long-tems, une parole d'un Ancien, que j'ai oujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait été absent le chez lui, il doit promener son esprit sur tous les âcheux accidens que son retour peut rencontrer, e figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa emme morte, son fils estropié, sa fille subornée; &, ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué tou-

jours cette leçon dans ma petite Philosophie ; & je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colere de mes maîtres aux réprimandes, aux injures, aux coups de pieds au cul, aux bastonnades, aux étrivieres ; & ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu graces à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien ; mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, & je viens de consulter des Avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donné tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude ; car je ne saurois voir d'honnêtes peres chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve ; &, de tout tems, je me suis senti pour votre personne une inclination particuliere.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, & ne font non plus de conscience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle faci-

é offroit la raison de la violence pour le faire ſſer, vos prérogatives du nom de pere, & l'api que vous donneroient auprès de la Justice & otre droit, & votre argent, & vos amis. Enfin, l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté oreille aux propositions que je lui ai faites d'aſter l'affaire pour quelque ſomme; & il donnera n conſentement à rompre le mariage, pourvu ue vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

: qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

h, d'abord des choſes par-deſſus les maiſons!

ARGANTE.

é, quoi?

SCAPIN.

es choſes extravagantes.

ARGANTE.

ais encore?

SCAPIN.

ne parloit pas moins que de cinq ou ſix cens ſtoles.

ARGANTE.

inq ou ſix cens fievres quartaines qui le puiſſent rrer. Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

'eſt ce que je lui ai dit. J'ai rejetté bien loin de reilles propoſitions, & je lui ai bien fait entene que vous n'étiez point une dupe, pour vous emander des cinq ou ſix cens piſtoles. Enfin, après uſieurs diſcours, voici où s'eſt réduit le réſultat notre conférence. Nous voilà au tems, m'a-t-il t, que je dois partir pour l'Armée, je ſuis après m'équiper; & le beſoin que j'ai de quelque arent me fait conſentir malgré moi à ce qu'on me ropoſe. Il me faut un cheval de ſervice, & je n'en

ſaurois avoir un qui ſoit tant ſoit peu raiſonnable, à moins de ſoixante piſtoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour ſoixante piſtoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois & les piſtolets; & cela ira bien à vingt piſtoles encore.

ARGANTE.

Vingt piſtoles, & ſoixante, ce ſeroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Juſtement.

ARGANTE.

C'eſt beaucoup; mais ſoit, je conſens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut auſſi un cheval pour monter ſon valet, qui coûtera bien trente piſtoles.

ARGANTE.

Comment diandre! qu'il ſe promene, il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monſieur.

ARGANTE.

Non. C'eſt un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que ſon valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, & le maître auſſi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monſieur, ne vous arrêtez point à peu de choſe. N'allez point plaider, je vous prie; & donnez tout pour vous ſauver des mains de la Juſtice.

ARGANTE.

Hé bien, ſoit. Je me réſous à donner encore ces trente piſtoles.

SCAPIN.

l me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porer....

ARGANTE.

)h, qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est rop; & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

)e grace, Monsieur....

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez....

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé! Monsieur, de quoi parlez-vous là, & à quoi vous résolvez-vous? Jettez les yeux sur les détours de la Justice. Voyez combien d'appels & de degrés de Jurisdiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer; Sergens, Procureurs, Avocats, Greffiers, Substituts, Rapporteurs, Juges, & leurs Clercs. Il n'y en a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un Sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre Partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre Avocat gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, on dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait.

Le Greffier délivrera par coutumace des Sentences & Arrêts contre vous Le Clerc du Rapporteur souftraira des Pieces, ou le Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu ; & quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous ferez ébahi que vos Juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, Monfieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'eſt être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider ; & la feule penſée d'un procès feroit capable de me faire fuir jufqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien eſt-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monfieur, pour le mulet, pour fon cheval, & celui de fon homme, pour le harnois & les piſtolets, & pour payer quelque petite choſe qu'il doit à fon hôteſſe, il demande en tout deux cens piſtoles.

ARGANTE.

Deux cens piſtoles !

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE *fe promenant en colere.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion....

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter..

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il

ous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra ›our le contrôle, il vous en faudra pour la procuation, pour la présentation, conseils, productions, & journées du Procureur. Il vous en faudra pour les onsultations & plaidoiries des Avocats, pour le lroit de retirer le sac, & pour les grosses d'écritues. Il vous en faudra pour le rapport des substiuts, pour les épices de conclusion, pour l'enre;istrement du Greffier, façon d'appointement, senences & arrêts, contrôles, signatures & expédiions de leurs Clercs; sans parler de tous les préens qu'il vous faudra faire. Donnez cette argent à à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! Deux cens pistoles!

SCAPIN.

Dui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en noi-même, de tous les fraix de la Justice; & j'ai rouvé qu'en donnant deux cens pistoles à votre iomme, vous en aurez de reste, pour le moins, :ent cinquante, sans compter les soins, les pas, & es chagrins que vous épargnez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent devant tout e monde de méchans plaisans d'Avocats, j'aimeois mieux donner trois cens pistoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, & je défie les Avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais si j'étois que le vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cens pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

SCENE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE *déguisé en Spadassin.*

SILVESTRE.

Scapin, fais-moi un peu connoître cet Argante, qui est pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur ?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, & faire rompre par Justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cens pistoles que vous voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

(*Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derriere Scapin.*)

SCAPIN.

Monsieur, ce pere d'Octave a du cœur, & peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui ? Lui ? Par la sang, par la tête, s'il étoit là, je lui donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre.

(*appercevant Argante.*)

Qui est cet homme-là ?

SCA-

SCAPIN.

e n'eſt pas lui, Monſieur, ce n'eſt pas lui.

SILVESTRE.

'eſt-ce point quelqu'un de ſes amis ?

SCAPIN.

on, Monſieur; au contraire, c'eſt ſon ennemi apital.

SILVESTRE.

on ennemi capital ?

SCAPIN.

)ui.

SILVESTRE.

h, parbleu, j'en ſuis ravi. (*à Argante.*) Vous tes ennemi, Monſieur, de ce faquin d'Argante ? Hé ?

SCAPIN.

)ui, oui, je vous en réponds.

SILVESTRE *ſecouant rudement la main d'Argante.*

Touchez là. Touchez. Je vous donne ma parole, k vous jure ſur mon honneur, par l'épée que je orte, par tous les ſermens que je ſaurois faire, u'avant la fin du jour je vous déferai de ce maaud fieffé, de ce faquin d'Argante. Repoſez-vous ſur moi.

SCAPIN.

Monſieur, les violences en ce Pays-ci ne ſont guere ouffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai à rien à perdre.

SCAPIN.

Il ſe tiendra ſur ſes gardes aſſurément, & il a des parens, des amis, & des domeſtiques, dont il ſe era un ſecours contre votre reſſentiment.

SILVESTRE.

C'eſt ce que je demande, mor bleu, c'eſt ce que

demande. (*mettant l'épée à la main.*) Ah, tête, ah; ventre! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! (*se mettant en garde.*) Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi? Allons, morbleu, tue, point de quartier. (*poussant de tous les côtés, comme s'il avoit plusieurs personnes à combattre.*) Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah, coquins; ah, canaille, vous en voulez par là; je vous en ferai tâter votre soul. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. (*se tournant du côté d'Argante & de Scapin.*) A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez? Pied ferme, morbleu, pied ferme.

SCAPIN.

Hé, hé, hé, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

SCENE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cens pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaît-il?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cens pistoles.

SCAPIN.

'en ſuis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE.

llons le trouver, je les ai ſur moi.

SCAPIN.

'ous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, our votre honneur, que vous paroiſſiez là, après voir paſſé ici pour autre que ce que vous êtes; & e plus, je craindrois qu'en vous faiſant connoître, l n'allât s'aviſer de vous demander davantage.

ARGANTE.

)ui; mais j'aurois été bien aiſe de voir comment : donne mon argent.

SCAPIN.

:ſt-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas; mais....

SCAPIN.

'arbleu, Monſieur, je ſuis un fourbe, ou je ſuis ionnête homme; c'eſt l'un des deux. Eſt-ce que : voudrois vous tromper, & que, dans tout ceci, ai d'autre intérêt que le vôtre, & celui de mon Maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous uis ſuſpect, je ne me mêle plus de rien, & vous 'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tiens donc.

SCAPIN.

Non, Monſieur, ne me confiez point votre argent. e ſerai bien aiſe que vous vous ſerviez de quelque autre.

ARGANTE.

Mon Dieu, tiens.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on, si je ne veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE.

Tiens, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN.

Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller. (*seul.*) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah, ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amene dans mes filets.

SCENE XI.

GERONTE, SCAPIN.

SCAPIN *faisant semblant de ne pas voir Géronte.*

O Ciel! O disgrace imprévue! O misérable pere, pauvre Géronte, que feras-tu?

GERONTE *à part.*

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Géronte?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN *courant sur le Théatre, sans vouloir entendre ni voir Géronte.*

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

GERONTE *courant après Scapin.*

Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GERONTE *arrêtant Scapin.*

Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN.

Ah, Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer !

GERONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAPIN.

Monsieur...

GERONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Monsieur votre fils...

GERONTE.

Hé bien, mon fils...

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrace la plus étrange du monde.

GÉRONTE.

Et quelle ?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; & cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allez promener sur le Port. Là entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galere Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, & nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, & bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela ?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galere en mer; & se voyant éloigné du Port, il m'a fait mettre dans un esquif, & m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cens écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GERONTE.

Comment diantre, cinq cens écus !

SCAPIN.

Oui, Monsieur; & de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah, le pendard de Turc, m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

SCAPIN.

l ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

'a-t-en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc, que : vais envoyer la Justice après lui.

SCAPIN.

.a Justice en pleine mer! Vous moquez-vous des ens?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Jne méchante destinée conduit quelquefois les ersonnes.

GERONTE.

l faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action 'un serviteur fidele.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur?

GERONTE.

)ue tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon ls, & que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé, Monsieur, songez-vous à ce que vous dites? c vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, ue d'aller recevoir un misérable comme moi à la lace de votre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

l ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, u'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conſcience ?

SCAPIN.

Vraiment, oui, de la conſcience à un Turc?

GERONTE.

Sait-il bien ce que c'eſt que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, il ſait que c'eſt mille cinq cens livres.

GERONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cens livres ſe trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce ſont des gens qui n'entendent point de raiſon.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Il eſt vrai; mais quoi? On ne prévoyoit pas les choſes. De grace, Monſieur, dépêchez.

GERONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une groſſe clef du côté gauche, qui eſt celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

'u iras prendre toutes les hardes qui ſont dans ette grande manne, & tu les vendras aux Fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN *en lui rendant la clef.*

lé, Monſieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent rancs de tout ce que vous dites; &, de plus, vous avez le peu de tems qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Oh, que de paroles perdues! laiſſez là cette galere; & ſongez que le tems preſſe, & que vous courez iſque de perdre votre fils! Hélas, mon pauvre Maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie; & qu'à l'heure que je parle, on t'emmene eſclave n Alger! Mais le Ciel me ſera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; & que ſi tu manques à tre racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais querir cette ſomme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vîte, Monſieur, je tremble que l'heure ne ſonne.

GERONTE.

N'eſt-ce pas quatre cens écus que tu dis!

SCAPIN.

Non. Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus!

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Vous avez raison ; mais hâtez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai ; mais faites promptement.

GERONTE.

Ah, maudite galere!

SCAPIN *à part.*

Cette galere lui tient au cœur.

GERONTE.

Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être si-tôt ravie.

(*Tirant sa bourse de sa poche, & la présentant à Scapin.*)

Tiens. Vas-t-en racheter mon fils.

SCAPIN *tendant la main.*

Oui, Monsieur.

GERONTE *retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN *tendant encore la main.*

Oui.

GERONTE *recommençant la même action.*

Un infame.

SCAPIN *tendant toujours la main.*

Oui.

GERONTE *de même.*

Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GERONTE *de même.*

u'il me tire cinq cens écus contre toute sorte de :oit.

SCAPIN.

'ui.

GERONTE *de même.*

ue je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

ort bien.

GERONTE *de même.*

t que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger e lui.

SCAPIN.

)ui.

GERONTE *remettant sa bourse dans sa poche, & s'en allant.*

'a, va vîte requerir mon fils.

SCAPIN *courant après Géronte.*

Iolà, Monsieur.

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vraiment; vous l'avez remis dans votre poche.

GERONTE.

Ah, c'est la douleur qui me trouble l'esprit!

SCAPIN.

Je le vois bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere? Ah, maudite galere! traître de Turc, à tous les diables!

SCAPIN *seul.*

Il ne peut digérer les cinq cens écus que je lui arrache; mais il n'est pas quitte envers moi, & je veux qu'il me paie en une autre monnoie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCENE XII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Hé bien, Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise?

LEANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est.

SCAPIN *à Octave.*

Voilà deux cens pistoles que j'ai tirées de votre pere.

OCTAVE.

Ah, que tu me donnes de joie!

SCAPIN *à Léandre.*

Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LEANDRE *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir, & je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Holà, holà tout doucement. Comme, diantre, vous allez vîte!

LEANDRE *se retournant.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LEANDRE.

., tu me redonnes la vie !

SCAPIN.

ıis]à condition que vous me permettrez, à moi, : petite vengeance contre votre pere, pour le ır qu'il m'a fait.

LEANDRE.

ut ce que tu voudras.

SCAPIN.

ıus me le promettez devant témoin ?

LEANDRE.

i.

SCAPIN.

nez, voilà cinq cens écus.

LEANDRE.

ons-en promptement acheter celle que j'adore.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OUi, vos amans ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble; nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE *à Zerbinette.*

Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte; & il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, & ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon Maître maintenant; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; & ce n'est pas assez pour m'assurer entiérement, que ce

l'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & sans
ſſe je ris; mais tout en riant, je ſuis ſérieuſe ſur
certains chapitres, & ton Maître s'abuſera, s'il
oit qu'il lui ſuffiſe de m'avoir achetée pour me
›ir toute à lui. Il doit lui en coûter autre choſe
e de l'argent; & pour répondre à ſon amour de
maniere qu'il ſouhaite, il me faut un don de ſa
i, qui ſoit aſſaiſonné de certaines cérémonies
'on trouve néceſſaires.

SCAPIN.

eſt là auſſi comme il l'entend. Il ne prétend à
›us qu'en tout bien & en tout honneur; & je
ıurois pas été homme à me mêler de cette affaire,
l avoit une autre penſée.

ZERBINETTE.

eſt ce que je veux croire, puiſque vous me le di-
; mais, du côté du pere, j'y prévois des empê-
emens.

SCAPIN.

›us trouverons moyen d'accommoder les choſes.

HIACINTE *à Zerbinette.*

reſſemblance de nos deſtins doit contribuer en-
·e à faire naître notre amitié; & nous nous
yons toutes deux dans les mêmes alarmes, tou-
deux expoſées à la même infortune.

ZERBINETTE.

us avez cet avantage, au moins, que vous ſavez
qui vous êtes née; & que l'appui de vos parens,
: vous pouvez faire connoître, eſt capable d'a-
er tout, pour aſſurer votre bonheur, & faire
ıner un conſentement au mariage qu'on trouve
. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun ſe-
ırs dans ce que je puis être; & l'on me voit dans
état qui n'adoucira pas les volontés d'un pere
ne regarde que le bien.

HIACINTE.

is auſſi avez-vous cet avantage que l'on ne tente
nt, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'eſt pas ce que l'on peut le plus craindre. On ſe peut naturellement croire aſſez de mérite pour garder ſa conquête ; & ce que je vois de plus redoutable dans ces ſortes d'affaires, c'eſt la puiſſance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne ſert de rien.

HIACINTE.

Hélas, pourquoi faut-il que de juſtes inclinations ſe trouvent traverſées ! La douce choſe que d'aimer, lorſque l'on ne voit point d'obſtacles à ces aimables chaînes dont deux cœurs ſe lient enſemble !

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité, en amour, eſt un calme déſagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut & du bas dans la vie ; & les difficultés, qui ſe mêlent aux choſes, réveillent les ardeurs, augmentent les plaiſirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui eſt ſi plaiſant, du ſtratagême dont tu t'es aviſé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu ſais qu'on ne perd point ſa peine, lorſqu'on me fait un conte ; & que je le paie aſſez bien, par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silveſtre qui s'en acquittera auſſi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaiſir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entrepriſes hazardeuſes.

SILVESTRE.

Je te l'ai déja dit, tu quitterois le deſſein que tu as, ſi tu m'en voulois croire.

SCA-

SCAPIN.

Oui; mais c'eſt moi que j'en croirai.

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuſer ?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'eſt que je vois que, ſans néceſſité, tu vas courir riſque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'eſt aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il eſt vrai que tu es maître de tes épaules, & tu en diſpoſeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces ſortes de périls ne m'ont jamais arrêté; & je hais ces cœurs puſillanimes qui, pour trop prévoir les uites des choſes, n'oſent rien entreprendre.

ZERBINETTE *à Scapin.*

Nous aurons beſoin de tes ſoins.

SCAPIN.

Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne ſera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, & de découvrir des ſecrets qu'il étoit bon qu'on ne ſût pas.

SCENE II.

GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

HÉ bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils, Monſieur, eſt en lieu de ſûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, & je voudrois, pour beaucoup, que vous fuſſiez dans votre logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frere de cette perſonne qu'Octave a épouſée. Il croit que le deſſein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient ſa ſœur, eſt ce qui pouſſe le plus fort à faire rompre leur mariage; &, dans cette penſée, il a réſolu hautement de décharger ſon deſeſpoir ſur vous, & de vous ôter la vie pour venger ſon honneur. Tous ſes amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, & demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà & delà, des Soldats de ſa Compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenues de votre maiſon. De ſorte que vous ne ſauriez aller chez vous, que vous ne ſauriez faire un pas ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne ſais pas, Monſieur, & voici une étrange af-

re. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à tête, &.... Attendez.

(Scapin faisant semblant d'aller voir au fond du Théatre, s'il n'y a personne.)

GERONTE *en tremblant.*

é ?

SCAPIN *revenant.*

on, non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

e saurois-tu trouver quelque moyen, pour me rer de peine ?

SCAPIN.

en imagine bien un ; mais je courrois risque, moi, me faire assommer.

GERONTE.

é, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'andonne pas, je te prie.

SCAPIN.

le veux bien. J'ai une tendresse pour vous, qui e sauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GERONTE.

u en seras récompensé, je t'assure ; & je te proets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

ttendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à opos pour vous sauver. Il faut que vous vous ettiez dans ce sac ; & que....

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

h !

SCAPIN.

on, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, is-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que ous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je ous chargerai sur mon dos, comme un paquet de uelque chose ; & je vous porterai ainsi, au travers

de vos ennemis, jusques dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main-forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (*à part.*) Tu me payeras l'imposture.

GERONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond; & sur-tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moi faire. Je saurai me tenir.

SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un Spadassin qui vous cherche.

(*en contrefaisant sa voix.*)

Quoi, jé n'aurai pas l'abantage dé tué cé Géronte, & quelqu'un, par charité, né m'enseignera pas où il est?

(*à Géronte avec sa voix ordinaire.*)

Ne branlez pas. *Cadédis, jé lé troubérai, sé cachât-il au centre dé la terre.*

(*à Géronte, avec son ton naturel.*)

Ne vous montrez pas. *Oh, l'homme au sac.* Monsieur. *Jé té vaille un louis, & m'enseigne où peut être Géronte.* Vous cherchez le Seigneur Géronte? *Oui, mardi, jé lé cherche.* Et pour quelle affaire, Monsieur? *Pour quelle affaire.* Oui. *Je veux, cadédis, le faire mourir sous les coups de vaton.* Oh, Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, & ce n'est pas un homme à être traité

de la sorte. *Qui ? cé fat de Géronte ; cé maraud, cé vélitre ?* Le Seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître ; & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. *Comment, tu mé traites, moi, avec cette hauteur ?* Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. *Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte ?* Oui, Monsieur, j'en suis. *Ah, cadédis, tu es de ces amis, à la vonne hure.*

(donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.)

Tien, boilà cé qué jé té vaille pour lui.

(criant, comme s'il recevoit les coups de bâton.)

Ah, ah, ah, ah, ah, Monsieur ! Ah, ah, Monsieur, tout beau ! Ah, doucement ! Ah ! ah, ah, ah ! *Ba, porte-lui céla dé ma part. Adiusias.* Ah, diable soit le Gascon ! Ah !

GERONTE *mettant la tête hors du sac.*

Ah, Scapin, je n'en puis plus !

SCAPIN.

Ah, Monsieur, je suis tout moulu, & les épaules me font un mal épouvantable !

GERONTE.

Comment, c'est sur les miennes qu'il a frappé ?

SCAPIN.

Nenni, Monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, & les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusques sur vos épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner.

SCAPIN *faisant remettre Géronte dans le sac.*

Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un

Etranger. *Parti, moi courir comme un Basque ; & moi ne pouvre point troufoir de tout le jour sti tiable de Gironte ?* Cachez-vous bien. *Dites un peu moi fous, Monsieur l'homme, s'il ve plaît, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchir ?* Non, Monsieur, je ne sais pas où est Géronte. *Dites-moi-le fous franchement, moi li fouloir pas grande chose à lui. C'est seulement pour li donner une petite régale sur le dos, d'un douzaine de coups de bâtonne, & de trois ou quatre petites coups d'épée au travers de son poitrine.* Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. *Il me semble que ji fois remuair quelque chose dans sti sac.* Pardonnez-moi, Monsieur. *Li est assurément quelque histoire la tetans.* Point du tout, Monsieur. *Moi l'afoir envie de tonner ain coup d'épée dans sti sac.* Ah, Monsieur, gardez-vous en bien ! *Montre-le-moi un peu fous, ce que c'estre là.* Tout beau, Monsieur. *Quement, tout beau !* Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. *Et moi je le fouloir voir, moi.* Vous ne le verrez point. *Ah, que de badinemens.* Ce sont hardes qui m'appartiennent. *Montre-moi fous, te dis-je.* Je n'en ferai rien. *Toi n'en faire rien ?* Non. *Moi pailler de ste bâtonne sur les épaules de toi.* Je me moque de cela. *Ah, toi faire le trôle !*

(*donnant des coups de bâton sur le sac, & criant comme s'il les recevoit.*)

Ah, ah, ah, ah, Monsieur, ah, ah, ah ! *Jusqu'au refoir ; l'être-là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentement.* Ah, peste soit du baragouineux ! Ah !

GERONTE *sortant sa tête hors du sac.*

Ah, je suis roué !

SCAPIN.

Ah, je suis mort !

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN *lui remettant la tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demi-douzaine de Soldats tout ensemble.

(*contrefaisant la voix de plusieurs personnes.*

Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la Ville, n'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par-là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait.

(*à Géronte avec sa voix ordinaire.*)

Cachez-vous bien. *Ah! camarades, voici son valet! Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton Maître.* Hé, Messieurs, ne me maltraitez point. *Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt.* Hé, Messieurs, doucement.

(*Géronte met doucement la tête hors du sac, & il apperçoit la fourberie de Scapin.*)

Si tu ne nous fais trouver ton Maître tout à l'heure; nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. J'aime mieux souffrir toute chose, que de vous découvrir mon Maître. *Nous allons t'assommer.* Faites tout ce qu'il vous plaira. *Tu as envie d'être battu? Ah, tu en veux tâter? Voilà...* Oh !

(*Comme il est près de frapper, Géronte sort du sac, & Scapin s'enfuit.*)

GERONTE *seul.*

Ah, infame ? Ah, traître ! Ah, scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines ?

SCENE III.

ZERBINETTE, GERONTE,

ZERBINETTE *riant sans voir Géronte.*

AH, ah, je veux prendre un peu l'air!

GERONTE *à part, sans voir Zerbinette.*

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE *sans voir Géronte.*

Ah, ah, ah, ah, la plaisante histoire, & la bonne dupe que ce vieillard!

GERONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi? Que voulez-vous dire, Monsieur?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous?

GERONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment! Qui songe à se moquer de vous?

GERONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je

ſuis intéreſſé dans la choſe ; mais je n'ai jamais trouvé rien de ſi drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à ſon pere, pour en attraper de l'argent.

GERONTE.

Par un fils à ſon pere, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me preſſiez, vous me trouverez aſſez diſpoſée à vous dire l'affaire ; & j'ai une démangeaiſon naturelle à faire part des contes que je ſais.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette hiſtoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne riſquerai pas grand'choſe à vous la dire ; & c'eſt une aventure qui n'eſt pas pour être long-tems ſecrete. La deſtinée a voulu que je me trouvaſſe parmi une bande de ces perſonnes qu'on appelle Egyptiens, & qui, rodant de Province en Province, ſe mêlent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choſes. En arrivant dans cette Ville, un jeune homme me vit, & conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas ; & le voilà d'abord, comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous diſent, leurs affaires ſont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ſes premieres penſées. Il fit connoître ſa paſſion aux gens qui me tenoient, & il les trouva diſpoſés à me laiſſer à lui, moyennant quelque ſomme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant ſe trouvoit dans l'état où l'on voit très-ſouvent la plupart des fils de famille, c'eſt-à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent ; il a un pere, qui, quoique riche, eſt un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me ſaurois-je ſouvenir de ſon nom ? Ah, aidez-moi un peu ! Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de

cette Ville qui ſoit connu pour être avare au dernier point?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à ſon nom du ron... ronte. O... Oronte. Non. Gé... Géronte; oui, Géronte, juſtement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'eſt ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette Ville; & mon Amant m'alloit perdre faute d'argent, ſi, pour en tirer de ſon pere, il n'avoit trouvé du ſecours dans l'induſtrie d'un ſerviteur qu'il a. Pour le nom du ſerviteur, je le ſais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'eſt un homme incomparable, & il mérite toutes les louanges que l'on peut donner.

GERONTE *à part.*

Ah, coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le ſtratagême dont il s'eſt ſervi pour attraper ſa dupe. Ah, ah, ah, ah; je ne ſaurois m'en ſouvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah; il eſt allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, ah, & il lui a dit, qu'en ſe promenant ſur le Port avec ſon fils, hi, hi, ils avoient vu une Galere Turque, où on les avoit invités d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation: ah; que tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la Galere en mer; & que le Turc l'avoit renvoyé lui ſeul à terre dans un eſquif, avec ordre de dire au pere de ſon Maître, qu'il emmenoit ſon fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cens écus. Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuſes angoiſſes; & la tendreſſe qu'il a pour ſon fils, fait un combat étrange avec ſon avarice. Cinq cens écus qu'on lui demande, ſont juſtement cinq cens coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut ſe réſoudre à tirer cette ſomme

de ses entrailles; & la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la Justice en mer après la Galere du Turc. Ah, ah, ah! Il sollicite son Valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le Valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, & chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un, mais que diable alloit-il faire dans cette Galere? Ah, maudite Galere! Traître de Turc! Enfin, après plusieurs détours, après avoir long-tems gémi & soupiré..... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GERONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son pere, du tour qu'il lui a fait; que l'Egyptienne est une mal-avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille; & que le Valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

SCENE IV.

ZERBINETTE, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OU est-ce donc que vous vous échappez? Savez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me ſuis adreſſée à lui-même ſans y penſer, pour lui conter ſon hiſtoire.

SILVESTRE.

Comment ſon hiſtoire ?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, & je brûlois de le redire. Mais qu'importe ? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choſes, pour nous, en puiſſent être ni pis, ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller ; & c'eſt avoir bien de la langue, que de ne pouvoir ſe taire de ſes propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre ?

SCENE V.

ARGANTE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE *derriere le Théâtre.*

Holà, Silveſtre.

SILVESTRE *à Zerbinette.*

Rentrez dans la maiſon. Voilà mon Maître qui m'appelle.

SCENE VI.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VOus vous êtes donc accordés, coquin, vous vous êtes accordés, Scapin, vous & mon fils, pour me fourber; & vous croyez que je l'endure ?

SILVESTRE.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, & vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire; & je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCENE VII.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH, Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace!

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cens pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traité d'une maniere que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piece qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE *à part.*

Plaise au Ciel que dans tout ceci je n'aie point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, & un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui dans l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisois toute ma consolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a long-tems de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente; & ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela; & des intérêts de famille m'ont obligé jusqu'ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCENE VIII.

ARGANTE, GERONTE, NERINE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH, te voilà, nourrice !

NERINE *se jettant aux genoux de Géronte.*

Ah, Seigneur Pandolphe, que...

GERONTE.

Appelle-moi Géronte, & ne te ſers plus de ce nom. Les raiſons ont ceſſé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NERINE.

Las, que ce changement de nom nous a cauſé de troubles & d'inquiétudes dans les ſoins que nous avons pris de vous chercher ici !

GERONTE.

Où eſt ma fille & ſa mere ?

NERINE.

Votre fille, Monſieur, n'eſt pas loin d'ici; mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me ſuis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée ?

NERINE.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Et avec qui ?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Mene-nous, mene-nous promptement où elle est.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, Seigneur Argante.

SILVESTRE *seul.*

Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante.

SCENE IX.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HÉ bien, Silvestre, que font nos gens?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hiacinte s'est trouvée la fille du Seigneur Géronte; & le hazard a fait ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, & sur-tout le Seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal, & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SILVESTRE.

Prends garde à toi. Les fils se pourroient bien raccommoder avec les peres, & toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'appaiser leur courroux, &...

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCENE X.

GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

GERONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, si j'avois pu voir votre mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCENE XI.

ARGANTE, GERONTE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE.

Non, mon pere, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne sais pas...

OCTAVE.

Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du Seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GERONTE.

C'est elle....

OCTAVE *à Géronte.*

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SILVESTRE *à Octave.*

Ecoutez...

OCTAVE.

Non. Tais-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE *à Octave.*

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hiacinte. (*Traversant le Théatre pour se mettre à côté de Hiacinte*) Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe.

HIACINTE *montrant Géronte.*

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIACINTE *montrant Zerbinette.*

Ah, mon pere, je vous demande par grace, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frere, & qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même ?

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous, & je ne vous connoissois que de réputation.

GERONTE.

Comment, que de réputation ?

HIACINTE.

Mon pere, la passion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel, & je réponds de sa vertu.

GERONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle ? Une fille inconnue qui fait le métier de coureuse.

SCENE XII.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

LEANDRE.

MOn pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle est de cette Ville, & d'honnête famille, que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE.

Hélas, à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chere fille!

HIACINTE.

O Ciel, que d'aventures extraordinaires!



SCENE XIII.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE, CARLE.

CARLE.

AH, Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange !

GERONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin....

GERONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas, Monsieur, vous ne ferez pas en peine de cela ! En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os, & découvert toute la cervelle. Il se meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCENE DERNIERE.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SCAPIN, SILVESTRE, CARLE.

SCAPIN *apporté par deux hommes, & la tête entourée de linges, comme s'il avoit été blessé.*

AH, ah! Messieurs, vous me voyez... ah, vous me voyez dans un étrange état!.... Ah, je n'ai pas voulu mourir, sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées! Ah, oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure, de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante, & le Seigneur Géronte. Ah!

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN *à Géronte.*

C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton....

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je....

GERONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que....

GERONTE.

Mon Dieu ! Tais-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GERONTE.

Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas, quelle bonté ! Mais eſt-ce de bon cœur, Monſieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GERONTE.

Hé, oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui eſt fait.

SCAPIN.

Ah, Monſieur, je me ſens tout ſoulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oui ; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monſieur?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, ſi tu réchappes.

SCAPIN.

Ah, ah ! Voilà mes foibleſſes qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner ſans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN.

PSI-

PSICHÉ,

TRAGI-COMÉDIE,

ET BALLET.

AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage n'eſt pas tout d'une même main. Le carnaval approchoit, & les ordres preſſans du Roi, qui vouloit en voir pluſieurs repréſentations avant le Carême, obligerent Moliere à avoir recours à d'autres perſonnes. Il n'y a de lui que le plan & la diſpoſition du ſujet, les vers qui ſe récitent dans le Prologue, le premier Acte, la premiere Scene du ſecond Acte, & la premiere Scene du troiſieme. Le reſte de la Piece eſt de Pierre Corneille, qui y a employé une quinzaine de jours. Les paroles qui ſe chantent en muſique, ſont de Quinault, à la réſerve de la plainte Italienne.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.
VERTUMNE, Dieu des jardins.
PALÉMON, Dieu des eaux.
VENUS.
L'AMOUR.
EGIALE, } Graces.
PHAENE, }
NYMPHES de la ſuite de Flore, chantantes.
DRYADES & SYLVAINS de la ſuite de Vertumne, danſans.
SYLVAINS chantans.
DIEUX DES FLEUVES de la ſuite de Palémon, danſans.
DIEUX DES FLEUVES chantans.
NAYADES.
AMOURS de la ſuite de Venus, danſans.

ACTEURS DE LA TRAGI-COMÉDIE.

JUPITER.
VENUS.
L'AMOUR.
ZEPHYRE.

EGIALE, } Graces.
PHAENE, }
LE ROI, pere de Psiché.
PSICHÉ.
AGLAURE, } sœurs de Psiché.
CIDIPPE, }
CLEOMENE, } Princes, amans de Psiché.
AGENOR, }
LYCAS, Capitaine des Gardes.
DEUX AMOURS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.
SUITE DU ROI.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

FEMME désolée, chantante.
DEUX HOMMES affligés, chantans.
HOMMES affligés, } dansans.
FEMMES désolées, }

SECOND INTERMEDE.

VULCAIN.
CYCLOPES dansans.
FÉES dansantes.

TROISIEME INTERMEDE.

UN ZEPHYRE chantant.
DEUX AMOURS chantans.

ZEPHYRS danſans.
AMOURS danſans.

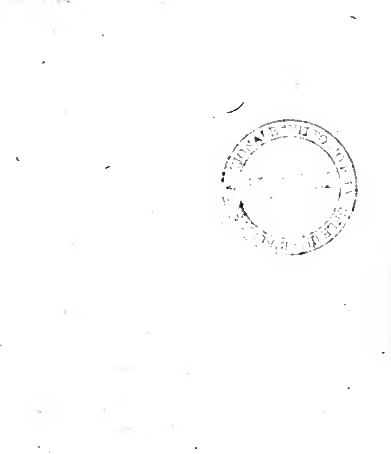
QUATRIEME INTERMEDE.

FURIES danſantes.
LUTINS faiſant des ſauts périlleux.

CINQUIEME INTERMEDE.

NOCES DE L'AMOUR ET DE PSICHÉ.

APOLLON.
  LES MUSES chantantes.
  ARTS traveſtis en Bergers galans, danſans.
BACCHUS.
  SILENE.
  DEUX SATYRES chantans.
  DEUX SATYRES voltigeans.
  ÉGYPANS danſans.
  MENADES danſantes.
MOME.
  POLICHINELLES danſans.
  MATASSINS danſans.
MARS.
  GUERRIERS portant des enſeignes.
  GUERRIERS portant des piques.
  GUERRIERS portant des maſſes & des boucliers.
CHŒUR des Divinités céleſtes.





PROLOGUE DE PSICHÉ.

PSICHÉ,

TRAGI-COMÉDIE ET BALLET.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente, ſur le devant, un lieu champêtre, & la mer dans le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORE; VERTUMNE, PALÉMON, NYMPHES DE FLORE, DRYADES, SYLVAINS, FLEUVES, NAYADES.

On voit des nuages ſuſpendus en l'air qui, en deſcendant, roulent, s'ouvrent, s'étendent; &, répandus dans toute la largeur du Théatre, laiſſent voir VENUS & L'AMOUR *accompagnés de ſix* AMOURS, *& à leurs côtés* EGIALE & PHAENE.

FLORE.

Ce n'eſt plus le tems de la guerre;
Le plus puiſſant des Rois
Interrompt ſes exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Deſcendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

CHŒUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux sont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Descendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves & les Naïades se réunissent, & dansent à l'honneur de Vénus.

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALÉMON.

Voici la Reine des belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévere
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'amour nous blesse;
Languissons, puisqu'il le faut.

PALÉMON.

Que sert un cœur sans tendresse ?
Est-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévere
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur acheve de charmer.

FLORE.

Est-on sage,
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas ?
Que sans cesse,
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici-bas.
La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Divinités de la terre & des eaux mêlent leurs danses au chant de Flore.

FLORE.

L'Amour charme
Ceux qu'il désarme ;
L'Amour charme,
Cédons-lui tous.

Notre peine
Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups;
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

CHŒUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux sont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Descendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des Fleuves, & les Naïades, voyant approcher Venus, continuent d'exprimer, par leurs danses, la joie que leur inspire sa présence.

VENUS *dans sa machine.*

CEssez, cessez, pour moi, tous vos chans d'alégresse,
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas;
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse,
Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Venus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissans,
Où l'on va porter ses encens;
Psiché, Psiché la belle, aujourd'hui tient ma place;
Déja tout l'Univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que, dans ma disgrace,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.

On

On ne balance point entre nos deux mérites,
A quitter mon parti tout s'est licentié,
Et, du nombreux amas de Graces favorites
Dont je traînois par-tout les soins & l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,
Et me laissez, parmi leurs ombres,
Cacher ma honte & ma douleur.

Flore & les autres Déités se retirent; & Vénus avec sa suite, sort de sa machine.

SCENE II.

VENUS *descendue sur la terre*, L'AMOUR, EGIALE, PHAENE, AMOURS.

EGIALE.

Nous ne savons, Déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler.
Notre respect veut se taire,
Notre zele veut parler.

VENUS.

Parlez; mais, si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison;
Et ne parlez de ma colere,
Que pour dire que j'ai raison.
C'étoit là, c'étoit là la plus sensible offense
Que ma Divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartés, de sageſſe
Pour juger ce qui peut être digne de vous ;
Mais, pour moi, j'aurois cru qu'une grande Déeſſe
Devroit moins ſe mettre en courroux.

VENUS.

Et c'eſt là la raiſon de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront eſt ſanglant;
Et, ſi je n'étois pas dans ce degré ſuprême,
Le dépit de mon cœur ſeroit moins violent.
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Mere du Dieu qui fait aimer;
Moi, les plus doux ſouhaits du ciel & de la terre,
Et qui ne ſuis venue au jour que pour charmer;
Moi, qui, par tout ce qui reſpire,
Ai vu de tant de vœux encenſer mes Autels,
Et qui, de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout tems le ſouverain empire;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Déités
Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire & mes droits diſputés,
Par une chétive mortelle ?
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va juſqu'à m'oppoſer une petite fille ?
Sur ſes traits & les miens j'eſſuierai conſtamment
Un téméraire jugement,
Et, du haut des cieux, où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus:
Elle eſt plus belle que Venus?

EGIALE.

Voilà comme l'on fait ; c'eſt le ſtyle des hommes,
Ils ſont impertinens dans leurs comparaiſons.

PHAENE.

Ils ne ſauroient louer, dans le ſiecle où nous ſommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ah, que de ces trois mots la rigueur inſolente
Venge bien Junon & Pallas,

Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux:
Vante, vante, Venus, les traits de ton visage;
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous;
Mais, par le jugement de tous,
Une simple mortelle a sur toi l'avantage.
Ah, ce coup-là m'acheve, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes rivales?
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chere;
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mere
Qui si tendrement te chérit,
Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance
A soutenir mes intérêts;
Et fais à Psiché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colere.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que, jusqu'à la rage, elle soit enflammée;
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer, & n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour;
On m'impute par-tout mille fautes commises;
Et vous ne croirez point le mal & les sottises

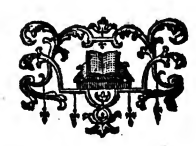
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colere....

VENUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mere;
N'applique tes raisonnemens
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressemens;
Et ne me revois point que je ne sois vengée.

(L'Amour s'envole.)

Fin du Prologue.




BIBLIOTECA NAZIONALE



PSICHÉ.



PSICHÉ,

TRAGI-COMÉDIE, & BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente le Palais du Roi.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

IL est des maux, ma sœur, que le silence aigrit,
Laissons, laissons parler mon chagrin & le vôtre;
Et de nos cœurs, l'un à l'autre,
Exhalons le cuisant dépit.
Nous nous voyons sœurs d'infortune;
Et la vôtre & la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et dans notre juste transport,
Murmurer à plainte commune,
Des cruautés de notre sort.

I iij

Quelle fatalité secrete,
Ma sœur, soumet tout l'Univers
Aux attraits de notre cadette;
Et de tant de Princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers?
Quoi, voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter!
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne jouir d'aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrace;
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psiché jouir avec audace
D'une foule d'amans attachés à ses pas?

CIDIPPE.

Ah, ma sœur, c'est une aventure
A faire perdre la raison;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes.
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes;
Et le triomphe de Psiché.
La nuit, il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut.
Rien ne me peut chasser cette image cruelle;
Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle;

Dans mon eſprit auſſi-tôt,
Quelque ſonge la rappelle
Qui me réveille en ſurſaut.

CIDIPPE.

Ma ſœur, voilà mon martyre.
Dans vos diſcours je me voi;
Et vous venez là de dire
Tout ce qui ſe paſſe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raiſonnons un peu ſur cette affaire.
Quels charmes ſi puiſſans en elle ſont épars?
Et par où, dites-moi, un grand ſecret de plaire,
L'honneur eſt-il acquis à ſes moindres regards?
Que voit-on dans ſa perſonne,
Pour inſpirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeuneſſe,
On en tombe d'accord, je n'en diſconviens pas;
Mais lui cede-t-on fort pour quelque peu d'aineſſe,
Et ſe voit-on ſans appas?
Eſt-on d'une figure à faire qu'on ſe raille?
N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jetter quelques amans?
Ma ſœur, faites-moi la grace
De me parler franchement.
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au ſien doive céder la place;
Et dans quelque ajuſtement,
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui, vous, ma ſœur? Nullement.
Hier à la chaſſe, près d'elle,
Je vous regardai long-tems;
Et ſans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.

Mais, moi, dites, ma fœur, fans me vouloir flatter;
Sont-ce des vifions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

Vous, ma fœur? Vous avez, fans nul déguifement,
Tout ce qui peut caufer une amoureufe flamme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me fens toucher l'ame;
Et je ferois votre amant,
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter fur nous deux,
Qu'à fes premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de foupirs & de vœux,
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les Dames, d'une voix,
Trouvent fes appas peu de chofe;
Et du nombre d'amans qu'elle tient fous fes loix,
Ma fœur, j'ai découvert la caufe.

CIDIPPE.

Pour moi, je la devine; & l'on doit préfumer
Qu'il faut que là-deffous foit caché du myftere.
Ce fecret de tout enflammer
N'eft point de la nature un effet ordinaire,
L'art de la Theffalie entre dans cette affaire;
Et quelque main a fu, fans doute, lui former
Un charme pour fe faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance fe fonde;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'eft un air en tout tems, défarmé de rigueurs,
Des regards careffans que la bouche feconde,
Un fouris, chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde.

Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'eſt plus aujourd'hui conſervée;
Et l'on n'eſt plus au tems de ces nobles fiertés;
Qui, par un digne eſſai d'illuſtres cruautés,
Vouloient voir d'un amant la conſtance éprouvée.
De tout ce noble orgueil, qui nous ſeyoit ſi bien,
On eſt bien deſcendu dans le ſiecle où nous ſommes;
Et l'on en eſt réduite à n'eſpérer plus rien,
A moins que l'on ſe jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le ſecret de l'affaire, & je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'eſt pour nous attacher à trop de bienſéance,
Qu'aucun amant, ma ſœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop ſoutenir
L'honneur de notre ſexe & de notre naiſſance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'eſpoir, plus que l'amour, eſt ce qui les attire;
Et c'eſt par là que Pſiché nous ravit
Tout les amans qu'on voit ſous ſon empire.
Suivons, ſuivons l'exemple, ajuſtons-nous au tems,
Abaiſſons-nous, ma ſœur, à faire des avances;
Et ne ménageons plus de triſtes bienſéances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la penſée, & nous avons matiere
D'en faire l'épreuve premiere
Aux deux Princes qui ſont les derniers arrivés.
Ils ſont charmans, ma ſœur, & leur perſonne entiere
Me... Les avez-vous obſervés?

CIDIPPE.

Ah, ma ſœur, ils ſont faits tous deux d'une maniere,
Que mon ame... Ce ſont deux Princes achevés.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendreſſe,
Sans ſe faire deshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que, ſans honte, une belle Princeſſe
Leur pourroit donner ſon cœur.

AGLAURE.

Les voici tous deux ; & j'admire
Leur air & leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

SCENE II.

CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

D'Où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître ?

CLEOMENE.

On nous faisoit croire qu'ici
La Princesse Psiché, Madame, pourroit être.

AGLAURE.

Tous ces lienx n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence ?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ;
Mais nous cherchons Psiché dans notre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
Vous doit, à la chercher, pousser tous deux, sans doute ?

CLEOMENE.

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce feroit trop à nous que de nous informer
Du fecret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne prétendons point en faire de myftere,
Auffi-bien, malgré nous, paroîtroit-il au jour;
Et le fecret ne dure guere,
Madame, quand c'eft de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire
Que vous aimez Pfiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux foumis à fon empire,
Nous allons, de concert, lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'eft une nouveauté, fans doute, affez bizarre,
Que deux rivaux fi bien unis.

CLEOMENE.

Il eft vrai que la chofe eft rare,
Mais non pas impoffible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Eft-ce que dans ces lieux il n'eft qu'elle de belle;
Et n'y trouvez-vous point à féparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du fang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLEOMENE.

Eft-ce que l'on confulte au moment qu'on s'enflamme?
Choifit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute fon ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On fuit dans une telle ardeur,

Quelque chose qui nous attire :
Et lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raison à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent.
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent ;
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amans,
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'est pour essuyer de très-fâcheux momens,
Que les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez,
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide ;
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié.
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur se prépare.

CLEOMENE.

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater
Des bontés qui nous touchent l'ame;
Mais le ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psiché.. La voici.

SCENE III.

PSICHÉ, CIDIPPE, AGLAURE, CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

VEnez jouir, ma ſœur, de ce qu'on vous aprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illuſtre conquête.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux ſi bien ſenti vos coups;
Qu'à vous le découvrir leur bouche ſe diſpoſe.

PSICHÉ.

Du ſujet qui les tient ſi rêveurs parmi nous,
Je ne me croyois pas la cauſe ;
Et j'aurois cru toute autre choſe,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté ni naiſſance
A pouvoir mériter leur amour & leurs ſoins;
Ils nous favoriſent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE *à Pſiché.*

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas;
Eſt ſans doute, Madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs, près du trépas,
Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colere.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs ſut joindre dès l'enfance.
Et ces tendres liens ſe ſont vus affermis

Par cent combats d'eſtime & de reconnoiſſance;
Du deſtin ennemi les aſſauts rigoureux,
Les mépris de la mort, & l'aſpect des ſupplices,
Par d'illuſtres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié ſignalé les beaux nœuds:
Mais, à quelques eſſais qu'elle ſe ſoit trouvée,
Son grand triomphe eſt en ce jour;
Et rien ne fait tant voir ſa conſtance éprouvée,
Que de ſe conſerver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, ſon illuſtre conſtance,
Aux loix qu'elle nous fait a ſoumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce & pleine déférence,
Remettre à votre choix le ſuccès de nos feux;
Et, pour donner un poids à notre concurrence,
Qui des raiſons d'état entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, ſans répugnance,
D'unir nos deux Etats au ſort du plus heureux.

AGENOR.

Oui, de ces deux états, Madame,
Que ſous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un ſecours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du Roi votre pere,
Nous nous ſacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'eſt au plus heureux faire un don néceſſaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHÉ.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fiere;
Et vous me le parez tous deux d'une maniere,
Qu'on ne peut rien offrir qui ſoit plus précieux,
Vos feux, votre amitié, votre vertu ſuprême,
Tout me releve en vous l'offre de votre foi;
Et j'y vois un mérite à s'oppoſer lui-même

A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défere,
Pour entrer sous de tels liens;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un pere,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, si l'on me rendoit sur mes vœux absolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois;
Et toute mon estime, entre vous suspendue,
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de votre poursuite,
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux;
Mais c'est, parmi tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame génée,
A l'effort de votre amitié;
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre,
Je vous préférerois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choisirois,
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice;
Et je m'imputerois à barbare injustice,
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,
Pour en faire aucun malheureux;
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
Le moyen d'être heureux tous deux,
Si votre cœur me considere
Assez, pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux;
Et l'amitié me rend leur personne assez chere,
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas,
D'être donné par ce qu'il aime!
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez-en pour le trépas;
Mais pour une autre que vous-même,
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGENOR.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage;
Et c'est, pour leurs attraits un indigne partage,
Que les restes d'une autre ardeur.
Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre?
Et, lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amans.

PSICHÉ.

J'ai cru pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande
Si la possession d'un mérite si haut....

SCENE

SCENE IV.

PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, CLEOMENE, AGENOR, LYCAS.

LYCAS *à Psiché.*

AH, Madame!

PSICHÉ.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roi...

PSICHÉ.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHÉ.

De ce trouble si grand, que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSICHÉ.

Hélas, que pour le Roi tu me donnes à craindre?

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHÉ.

C'est pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéïsse à qui m'envoie ici,
Madame, & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche,
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSICHÉ.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

SCENE V.

AGLAURE, CIDIPRE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Hélas, ce grand malheur dans la Cour répandu,
Voyez-le vous-même, Princesse,
Dans l'oracle qu'au Roi les destins ont rendu!
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon ame.

Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psiché conclure l'hyménée;
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funebre menée;
Et que de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
Un serpent qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage & la terre & les cieux.

Après un arrêt si sévere,
Je vous quitte, & vous laisse à juger entre vous,
Si, par de plus cruels & plus sensibles coups,
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colere.

SCENE VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psiché par les destins plongée ?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que, dans mon cœur,
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons. Le destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

Fin du premier Acte.



PREMIER INTERMEDE.

La Scene est changée en des rochers affreux, & fait voir dans l'éloignement une effroyable solitude.

C'est dans ce désert que Psiché doit être exposée pour obéir à l'Oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrace.

FEMMES *désolées*, HOMMES *affligés*, *chantans & dansans.*

UNE FEMME *désolée.*

Deh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate fonti, e belue,
D'un bel volto il fato rio.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martyre!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte!

FEMME *désolée*, & 2. HOMME *affligé.*

Empia sorte!

Les deux HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà!

UNE FEMME *désolée.*

Rispondete à miei lamenti,
Antri cavi, ascose rupi,
Deh ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i mesti accenti.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martyre!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte!

FEMME *désolée*, & 2. HOMME *affligé.*

Empia sorte!

Les deux HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà!

2. HOMME *affligé.*

Com'esser puo fra voi, ô Numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ahi! Che tanto rigor, cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni.

1. HOMME *affligé.*

Nume fiero!

2. HOMME *affigé.*

Dio severo!

Les deux HOMMES *affligés.*

Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi Sentenza inudita!
Dar morte à la beltà, ch'altrui da vita!

ENTRÉE DE BALLET.

Six hommes affligés, & six femmes désolées, expriment, en dansant, leur douleur par leurs attitudes.

UNE FEMME *désolée.*

Ahi ch'indarno si tarda,
Non resiste à gli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il ciel, l'Uom cede à sforza.

1. HOMME *affligé.*
Ahi dolore !

2. HOMME *affligé.*
Ahi martyre !

1. HOMME *affligé.*
Cruda morte !

FEMME *désolée*, & 2. HOMME *affligé.*
Empia sorte !

Les deux HOMMES *affligés.*
Che condanni à morir tanta beltà !

TOUS TROIS ENSEMBLE.
Cieli, stelle ! Ahi crudelta !

Fin du premier Intermede.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS, *Suite.*

PSICHÉ.

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chere;
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laisser régner les tendresses de pere
Jusques dans les yeux d'un grand Roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure;
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.
Laissez moins, sur votre sagesse,
Prendre d'empire à vos douleurs;
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs
Qui, dans le cœur d'un Roi, montrent de la foiblesse.

LE ROI.

Ah, ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts,
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême!
Et, lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadême
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la raison les secours sont offerts
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime;
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

Je ne veux point, dans cette adversité,
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous.
Et, dans le cœur d'un Roi, montrer le cœur d'un homme.

PSICHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur;
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur,
Dont mille événemens ont marqué la puissance.
Quoi, faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuse expérience?

LE ROI.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie, & les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent, sans peine,
Braver les résolutions
D'une ame où la raison est un peu souveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités séveres,
Qui nous enlevent pour jamais
Les personnes qui nous sont cheres.
La raison, contre de tels coups,

N'offre

N'offre point d'armes secourables;
Et voilà, des Dieux en courroux,
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSICHÉ.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte.
Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux;
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'ayent pris soin de réparer la perte.
Il vous reste dequoi consoler vos douleurs;
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princesses mes sœurs,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

Ah, de mes maux soulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console.
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts;
Et, dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reste.

PSICHÉ.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présens qu'ils daignent nous faire,
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de tems qu'il peut leur plaire;
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer,
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux;
Et quand, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,

Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah, cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente;
Et, de la fausseté de ce raisonnement,
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante,
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux?
Et, dans le procédé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paroît-elle pas aux yeux?
Vois l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné;
Tu connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis, sans joie, accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude;
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles & d'étude,
A me le rendre précieux;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé, par des soins assidus,
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;
A lui, j'ai de mon ame attaché la tendresse;
J'en ai fait de ce cœur le charme & l'alégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte,
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte?
Ah, leur pouvoir se joue avec trop de rigueur

Des tendresses de notre cœur !
Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?
Ou plutôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

PSICHÉ.

Seigneur, redoutez la colere
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup, que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHÉ.

Ah, Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.

LE ROI.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes ;
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir ;
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux !
Mon juste désespoir ne sauroit se contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux, jusqu'au trépas, incessamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me réparer.

PSICHÉ.

Ah, de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse,
J'ai besoin de constance en l'état où je suis !
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse.
Seuls, ils sont assez forts ; & c'est trop, pour mon cœur,
De mon destin & de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi ;
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais.... Adieu.

SCENE II.

PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHÉ.

Suivez le Roi, mes sœurs, vous essuirez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs;
Et vous l'accableriez d'alarmes
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste ;
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée,
Rien ne sauroit me secourir ;
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs ;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'eſt en votre faveur eſpérer un miracle,
Où vous accompagner juſques au monument.

PSICHÉ.

Que peut-on ſe promettre après un tel oracle?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'eſt ſans obſcurité,
On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre;
Et peut-être après tout n'en devez-vous attendre
Que gloire & que félicité.
Laiſſez-nous voir, ma ſœur, par une digne iſſue,
Cette frayeur mortelle heureuſement déçue;
Ou mourir du moins, avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne ſe montre plus doux.

PSICHÉ.

Ma ſœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop; le devoir en murmure,
Vous en ſavez l'indiſpenſable loi.
Un pere vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de ſa vieilleſſe,
Vous lui devez chacune un gendre & des neveux;
Mille Rois, à l'envi, vous gardent leur tendreſſe;
Mille Rois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut ſeule, & ſeule auſſi je veux
Mourir, ſi je puis, ſans foibleſſe,
Ou ne vous avoir pas pour témoin toutes deux
De ce que malgré moi la nature m'en laiſſe.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'eſt vous importuner.

CIDIPPE.

J'oſe dire un peu plus, ma ſœur, c'eſt vous déplaire.

PSICHÉ.

Non. Mais enfin c'eſt me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons,
Daigne ce même Ciel, plus juste & moins févere;
Vous envoyer le fort que nous vous fouhaitons,
Et que notre amitié fincere,
En dépit de l'oracle, & malgré vous, efpere.

PSICHÉ.

Adieu. C'eft un efpoir, ma fœur, & des fouhaits
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCENE III.

PSICHÉ *feule.*

ENfin feule, & toute à moi-même,
Je puis envifager cet affreux changement
Qui, du haut d'une gloire extrême,
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit fans feconde;
L'éclat s'en répandoit jufqu'aux deux bouts du monde;
Tout ce qu'il a de Rois fembloient faits pour m'aimer;
Tous leurs fujets me prenant pour Déeffe,
Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient fans ceffe:
Leurs foupirs me fuivoient fans qu'il m'en coûtât rien;
Mon ame reftoit libre en captivant tant d'ames;
Et j'étois, parmi tant de flammes,
Reine de tous les cœurs, & maîtreffe du mien.
O Ciel, m'auriez-vous fait un crime
De cette infenfibilité!
Déployez-vous fur moi tant de févérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'eftime?

Si vous m'impoſiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puiſque je ne pouvois le faire,
Que ne le faiſiez-vous pour moi ?
Que ne m'inſpiriez-vous ce qu'inſpire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, &c... Mais que vois-je ici ?

SCENE IV.

CLEOMENE, AGENOR, PSICHÉ.

CLEOMENE.

DEux amis, deux rivaux, dont l'unique ſouci
Eſt d'expoſer leurs jours pour conſerver les vôtres.

PSICHÉ.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chaſſé deux ſœurs ?
Princes, contre le Ciel penſez-vous me défendre ?
Vous livrer au ſerpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'eſt qu'un déſeſpoir qui ſied mal aux grands cœurs ;
Et mourir, alors que je meurs,
C'eſt accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ſes douleurs.

AGENOR.

Un ſerpent n'eſt pas invincible ;
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.
Nous aimons, & l'Amour ſait rendre tout poſſible
Au cœur qui ſuit ſes étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSICHÉ.

Voulez-vous qu'il vous ſerve en faveur d'une ingrate
Que tous ſes traits n'ont pu toucher ;
Qu'il dompte ſa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher ?

Quand même vous m'auriez servie ;
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer?

CLEOMENE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle Princesse, & vivez pour un autre;
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons; mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vôtre,
Et si nous ne mourons, en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHÉ.

Vivez, Princes, vivez; & de ma destinée
Ne songez plus à rompre, ou partager la loi;
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi;
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déja les mortels sifflemens
De son ministre qui s'approche,
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens;
Et maîtresse qu'elle est de tous mes sentimens,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foiblesse; & mon cœur abattu,
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez qu'il ne vous empoisonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne;
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.

Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu.
Ce ne feroit pas un miracle
Que, pour un Dieu muet, un homme eût répondu;
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur
A qui le sacrilege indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins, en son péril, permettez-nous de suivre
L'ardeur & les devoirs de notre passion.

PSICHÉ.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes sœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi sont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles, quand je meurs,
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matieres.
Ce sont mes volontés dernieres;
Et l'on a reçu, de tout tems,
Pour souveraines loix, les ordres des mourans.

CLEOMENE.

Princesse...

PSICHÉ.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles:
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir;
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fideles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une route,

D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu, pour la derniere fois ;
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

(*Psiché est enlevée par deux Zéphyrs.*)

AGENOR.

Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLEOMENE.

Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCENE V.

L'AMOUR *en l'air.*

ALlez mourir, rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux,
Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un Palais,
Où l'Amour, de Psiché, veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

Fin du second Acte.



II. INTERMEDE.

La Scene se change en une Cour magnifique, ornée de colonnes de lapis, enrichies de figures d'or, qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour destine pour Psiché.

VULCAIN, CYCLOPES, FÉES.

VULCAIN.

DÉpêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on differe.
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire,
Fasse vos soins les plus doux.

ENTRÉE DE BALLET.

Les Cyclopes achevent en cadence de grands vases d'or que des Fées leur apportent.

VULCAIN.

SErvez bien un Dieu si charmant,
Il se plaît dans l'empressement;

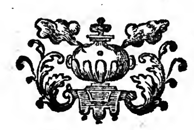
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire,
Fasse vos soins les plus doux.

II. ENTRÉE DE BALLET.

LEs Cyclopes & les Fées placent en cadence les vases d'or qui doivent être de nouveaux ornemens du Palais de l'Amour.

Fin du second Intermede.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZEPHYRE.

ZEPHYRE.

Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée ;
Et du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,
Où vous pouvez, en liberté,
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits, & cet ajustement
Cachent tout à fait qui vous êtes ;
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître.
Je ne veux, à Psiché, découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZEPHYRE.

En tout vous êtes un grand maître,
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisemens de diverse nature,
On a vu les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure

Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux;
Mais en bon ſens vous l'emportez ſur eux;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un ſuccès heureux
Près de l'aimable ſexe où l'on porte ſes vœux.
Oui, de ces formes-là, l'aſſiſtance eſt bien forte,
Et, ſans parler ni de rang, ni d'eſprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la ſorte,
Ne ſoupire guere à crédit.

L'AMOUR.

J'ai réſolu, mon cher Zéphyre,
De demeurer ainſi toujours;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'ainé de tous les Amours.
Il eſt tems de ſortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il eſt temps déſormais que je devienne grand.

ZEPHYRE.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire;
Et vous entrez dans un myſtere
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement, ſans doute, irritera ma mere.

ZEPHYRE.

Je prévois là-deſſus quelque peu de colere.
Bien que les diſputes des ans
Ne doivent point régner parmi les immortelles,
Votre mere Vénus eſt de l'humeur des belles
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'eſt dans le procédé que l'on vous voit tenir;
Et c'eſt l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine, où ſes vœux prétendent que réponde
La puiſſance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laiſſons cela, Zéphyre, & me dis ſi tes yeux
Ne trouvent pas Pſiché la plus belle du monde.

Eſt-il rien ſur la terre, eſt-il rien dans les cieux,
Qui puiſſe lui ravir le titre glorieux
De beauté ſans ſeconde ?
Mais je la vois, mon cher Zéphyre,
Qui demeure ſurpriſe à l'éclat de ces lieux.

ZEPHYRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir ſon martyre;
Lui découvrir ſon deſtin glorieux;
Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire
Les ſoupirs, la bouche & les yeux.
En confident diſcret, je ſais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux myſtere.

SCENE II.

PSICHÉ *ſeule.*

OU ſuis-je? Et dans un lieu, que je croyois barbare,
Quelle ſavante main a bâti ce Palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'aſſemblage le plus rare,
Que l'œil puiſſe admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flatte;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois ſous mes pas que de l'or ou des fleurs.
Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un ſerpent?
Et, lorſque, par leur vue, il amuſe & ſuſpend
De mon deſtin jaloux les rigueurs ſans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non, c'eſt de ſa haine en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,

Qui, par une rigueur nouvelle & sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin de que je le quitte avec plus de regret.
Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs!
Tout autant de momens que ma mort se recule,
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir, viens perdre ta victime,
Monstre, qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer:
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime.
Je suis lasse de soupirer;
Viens, que j'acheve d'expirer.

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHÉ, ZEPHYRE.

L'AMOUR.

Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé;
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable,
Que vous vous l'êtes figuré.

PSICHÉ.

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours;
Vous qui semblez plutôt un Dieu, qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours?

L'A-

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un Empire,
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi;
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi?

PSICHÉ.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte;
Et que, s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hazarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,
Dont tout le cœur craindroit la guérison!
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas;
Et que je sens couler, dans mes veines glacées,
Un je ne sais quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime & de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarmes.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer;
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas, plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux!
Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi, de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paroissent interdits,

C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psiché, l'ame toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour en ce moment se paie avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si long-tems retenus;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus,
Aussi sensiblement, tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette ame insensible a profané le cours.

PSICHÉ.

N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

Et souffrez-vous un rude châtiment?

PSICHÉ.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSICHÉ.

Que n'ai-je été plutôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas;
Mais le supplice a trop d'appas.
Permettez que, tout haut, je le die & redie;
Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.
Ce n'est point moi qui parle; & de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe & la bienséance

Osent me faire d'autres loix ;
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche asservie à leur toute-puissance,
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L' A M O U R.

Croyez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux ;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un soupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux ;
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

P S I C H É.

L'intelligence en étoit due
A nos cœurs, pour les rendre également contens.
J'ai soupiré, vous m'avez entendue ;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, & dites-moi si, par la même route,
Après moi, le Zéphyre ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L' A M O U R.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur ;
L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphyre.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés,
D'une foule d'amans se sont débarrassés ;
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressés
Qui ne méritoient pas de vous être adressés.

Ne me demandez point quelle est cette Province,
Ni le nom de son Prince,
Vous le saurez quand il en sera tems.
Je veux vous acquérir ; mais c'est par mes services,
Par des soins assidus, & par des vœux constans,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite ;
Et, bien que Souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psiché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles,
A ce qu'il a d'enchantemens ;
Vous y verrez des bois & des prairies
Contester sur leurs agrémens
Avec l'or & les pierreries ;
Vous n'entendrez que des concerts charmans ;
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront, à tous momens,
D'une ame soumise & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres,
Je n'en saurois plus avoir d'autres ;
Mais votre oracle, enfin, vient de me séparer
De deux sœurs, & du Roi mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prêtez-leur, comme à moi, les ailes de Zéphyre,
Qui leur puissent de votre empire,
Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès ;
Faites leur voir en quel lieu je respire ;

Faites-leur, de ma perte, admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute votre ame.
Ce tendre souvenir d'un pere & de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire,
Et, quand de tels soucis osent vous en distraire....

PSICHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure,
L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche;
Et, si-tôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche,
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos sœurs; allez, partez, Zéphyre,
Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.

(*Zéphyre s'envole.*)

SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHÉ.

L'AMOUR.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ses trésors faites-leur cent largesses,

Prodiguez-leur careſſes ſur careſſes;
Et du ſang, s'il ſe peut, épuiſez les tendreſſes,
Pour vous rendre tout à l'Amour.
Je n'y mêlerai point d'importune préſence,
Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens;
Vous ne ſauriez pour eux avoir de complaiſance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHÉ.

Votre amour me fait une grace
Dont je n'abuſerai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce Palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, & vous, jeunes Zéphyrs,
Qui, pour ames, n'avez que de tendres ſoupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma Princeſſe
Vous avez ſenti d'alégreſſe.

Fin du troiſieme Acte.



III. INTERMEDE.

L'AMOUR, PSICHÉ.

Un ZÉPHYR *chantant*, deux AMOURS *chantans*, Troupes d'AMOURS & de ZÉPHYRS *danſans*.

ENTRÉE DE BALLET.

Les Amours & les Zéphyrs, pour obéir à l'Amour marquent, par leurs danſes, la joie qu'ils ont de voir Pſiché.

UN ZÉPHYR.

Aimable jeuneſſe,
Suivez la tendreſſe;
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'eſt pour vous ſurprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs ſoupirs,
Et craindre leurs deſirs;
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.

DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

1. AMOUR.

Un cœur jeune & tendre
Eſt obligé de ſe rendre;

Il n'a point à prendre
De fâcheux détours.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

2. AMOUR.

Pourquoi se défendre ?
Que sert-il d'attendre ?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les deux troupes d'Amours & de Zéphyrs recommencent leurs danses.

LE ZEPHYR.

L'Amour a des charme,
Rendons-lui les armes;
Ses soins & ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur, pour le suivre,
A cent maux se livre.
Il faut pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas;
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

LES

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

1. AMOUR.

On craint, on espere,
Il faut du mystere;
Mais on n'obtient guere
De bien sans tourment.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant;
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

2. AMOUR.

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer & que plaire?
C'est un soin charmant,
Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Fin du troisieme Intermede.



ACTE IV.

Le Théatre représente un jardin superbe & charmant. On y voit des berceaux de verdure, soutenus par des thermes d'or, décorés par des vases d'orangers, & par des arbres chargés de toutes sortes de fruits. Le milieu du Théatre est rempli des fleurs les plus belles & les plus rares. On découvre dans l'enfoncement plusieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines, & de statues; & toute cette vue se termine par un magnifique Palais.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Je n'en puis plus, ma sœur, j'ai vu trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a vu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit;
Et ce brillant Palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite;
Et que sa largesse indiscrete
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une cadette?

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos ſentimens,
J'ai les mêmes chagrins;& dans ces lieux charmans,
Tout ce qui vous déplaît me bleſſe;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous m'accable, & me laiſſe
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma ſœur, il n'eſt point de Reines
Qui, dans leur propre Etat, parlent en Souveraines
Comme Pſiché parle en ces lieux.
On l'y voit obéie avec exactitude;
Et de ſes volontés une amoureuſe étude
Les cherche juſques dans ſes yeux.
Mille beautés s'empreſſent autour d'elle,
Et ſemblent dire à nos regards jaloux,
Quels que ſoient nos attraits, elle eſt encor plus belle,
Et nous, qui la ſervons, le ſommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute;
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
Flore, qui s'attache à ſes pas,
Répand à pleines mains, autour de ſa perſonne,
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zéphyre vole aux ordres qu'elle donne;
Et ſon amant & lui, s'en laiſſant trop charmer,
Quittent, pour la ſervir, les ſoins de s'entraimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à ſon ſervice,
Elle aura bientôt des Autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels
De qui l'audace & le caprice
Contre nous, à toute heure, en ſecret révoltés,
Oppoſent à nos volontés
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que, dans notre Cour,
Tant de cœurs, à l'envi, nous l'euſſent préférée;
Ce n'étoit pas aſſez que, de nuit & de jour,

D'une foule d'amans elle y fut adorée ;
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un oracle,
Elle a voulu, de son destin nouveau,
Faire en notre présence éclater le miracle,
Et choisir nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me désespere,
C'est cet amant parfait & si digne de plaire
Qui se captive sous ses loix.
Quand nous pourrions choisir entre tous les Monarques,
En est-il un de tant de Rois,
Qui porte de si nobles marques ?
Se voir du bien par delà ses souhaits,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables.
Il n'est ni train pompeux, ni superbes Palais,
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chérement aimée,
C'est un bonheur si haut, si relevé
Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennui.
Songeons plutôt à la vengeance ;
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHÉ.

Je viens vous dire adieu; mon amant vous renvoie,
Et ne sauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du sang je lui vole,
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine;
Et ces délicats sentimens
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui, pour vous, a ces empressemens,
Passe le commun des amans.
Je vous en parle ainsi, faute de le connoître.
Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'être;
Nos esprits en sont alarmés.
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir suprême
Bien au-delà du diadême;
Ses trésors, sous vos pas, confusément semés,
Ont de quoi faire honte à l'abondance même;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime;
Il vous charme, & vous le charmez;
Votre félicité, ma sœur, seroit extrême,
Si vous saviez qui vous aimez.

PSICHÉ.

Que m'importe? j'en suis aimée.
Plus il me voit, plus je lui plais;
Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée,
Qui ne préviennent mes souhaits,

Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée ;
Quand tout me sert dans ce Palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît ;
Le véritable amour ne fait point de réserve ;
Et qui s'obstine à se cacher,
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
Car souvent, en amour, le change est assez doux ;
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous ;
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix l'engage ;
Si, dans l'état où je vous voi,
Seule en ses mains, & sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette insolence ?

PSICHÉ.

Ma sœur, vous me faites trembler.
Juste Ciel ! Pourrois-je être assez infortunée... ?

CIDIPPE.

Que sait-on si déja les nœuds de l'hyménée...

PSICHÉ.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire,
Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphyre,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture ;
Peut-être ce Palais n'est qu'un enchantement ;
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses,

Dont il achete vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.
Vous savez, comme nous, ce que peuvent les charmes.

PSICHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSICHÉ.

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien,
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; & demain, si je puis,
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante & merveilleuse histoire.

PSICHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et quand vous lui peindrez un si charmant Empire...

AGLAURE.

Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire;
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

(*Un nuage descend, qui enveloppe les deux sœurs de Psiché; Zéphyr les enleve dans les airs.*)

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHÉ.

L'AMOUR.

Enfin vous êtes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire;
Et quels excès ont les douceurs
Qu'une sincere ardeur inspire,
Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens:
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissemens,
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie;
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos desirs;
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend, dédaignez-vous l'hommage?

PSICHÉ.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc? Et d'où vient mon malheur?
J'entends moins de soupirs d'amour, que de douleur;
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret;
Vos sœurs à peine sont parties,
Que vous soupirez de regret.
Ah, Psiché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,

Ont-ils des ſoupirs différens?
Et quand on aime bien,& qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on ſonger à des parens!

PSICHÉ.

Ce n'eſt point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Eſt-ce l'abſence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige?

PSICHÉ.

Dans un cœur tout à vous, que vous pénétrez mal!
Je vous aime, Seigneur; & mon amour s'irrite
De l'indigne ſoupçon que vous avez formé.
Vous ne connoiſſez pas quel eſt votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime; & depuis que j'ai vu la lumiere,
Je me ſuis montrée aſſez fiere
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roi;
Et s'il vous faut ouvrir mon ame toute entiere,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque triſteſſe
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin ſe mêle à toute ma tendreſſe,
Dont je ne puis la détacher.
Ne m'en demandez point la cauſe;
Peut-être la ſachant, voudrez-vous m'en punir;
Et ſi j'oſe aſpirer encore à quelque choſe,
Je ſuis ſûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoiſſiez mal quel eſt votre mérite,
Ou feigniez de ne pas ſavoir
Quel eſt ſur moi votre abſolu pouvoir?
Ah, ſi vous en doutez, ſoyez déſabuſée!
Parlez.

PSICHÉ.

J'aurai l'affront de me voir refuſée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs ſentimens;

L'expérience en eſt aiſée ;
Parlez, tout ſe tient prêt à vos commandemens.
Si, pour m'en croire, il vous faut des ſermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flamme ;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

PSICHÉ.

J'oſe craindre un peu moins, après cette aſſurance.
Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez,
Mon cœur en eſt ravi, mes ſens en ſont charmés ;
Mais parmi ce bonheur ſuprême,
J'ai le malheur de ne ſavoir qui j'aime.
Diſſipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un ſi parfait amant.

L'AMOUR.

Pſiché, que venez-vous de dire ?

PSICHÉ.

Que c'eſt le bonheur où j'aſpire,
Et ſi vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en ſuis plus le maître ;
Mais vous ne ſavez pas ce que vous demandez.
Laiſſez-moi mon ſecret. Si je me fais connoître,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le ſeul remede eſt de vous en dédire.

PSICHÉ.

C'eſt là ſur vous mon ſouverain empire ?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je ſuis tout à vous.
Mais ſi nos feux vous ſemblent doux,
Ne mettez point d'obſtacle à leur charmante ſuite ;
Ne me forcez point à la fuite ;
C'eſt le moindre malheur qui nous puiſſe arriver
D'un ſouhait qui vous a ſéduite.

PSICHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver;
Mais je ſais ce que j'en dois croire.
De grace apprenez-moi tout l'excès de ma gloire;
Et ne me cachez plus pour quel illuſtre choix
J'ai rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

PSICHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous ſaviez, Pſiché, la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez....

PSICHÉ.

Seigneur, vous me deſeſpérez.

L'AMOUR.

Penſez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHÉ.

Faites-vous des ſermens pour n'y point ſatisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien, je ſuis le Dieu le plus puiſſant des Dieux;
Abſolu ſur la terre, abſolu dans les cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir eſt ſuprême :
En un mot, je ſuis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois bleſſé pour vous;
Et, ſans la violence, hélas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés ſont ſatisfaites,
Vous avez ſu qui vous aimiez,
Vous connoiſſez l'amant que vous charmiez;
Pſiché, voyez où vous en êtes
Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire.

Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
Ces Palais, ces Jardins, avec moi disparus,
Vont faire évanouir votre naissante gloire ;
Vous n'avez pas voulu m'en croire ;
Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, & me chasse d'ici.
(*L'Amour s'envole, & le jardin s'évanouit.*)

SCENE IV.

Le Théatre représente un désert, & les bords sauvages d'un Fleuve.

PSICHÉ, LE DIEU DU FLEUVE *assis sur un amas de roseaux, & appuyé sur une urne.*

PSICHÉ.

CRuel Destin! Funeste inquiétude!
Fatale curiosité!
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité?
J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment;
Et je me vois seule, éplorée,
Au milieu d'un désert, où, pour accablement,
Et confuse & désespérée,
Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme & m'empoisonne;
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisans chagrins ma flamme a condamné.
O Ciel! quand l'amour m'abandonne,

Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
Source de tous les biens, inépuisable & pure,
Maître des hommes & des Dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
Je vous en ai banni moi-même;
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême;
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre;
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des souhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables;
Ensevelis mon crime dans tes flots;
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi, dans ton lit, assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,
Psiché, le Ciel te le défend;
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes;
Un autre sort t'attend.
Fuis plutôt de Vénus l'implacable colere.
Je la vois qui te cherche & qui te veut punir;
L'amour du fils a fait la haine de la mere;
Fuis, je saurai la retenir.

PSICHÉ.

J'attends ses fureurs vengeresses;
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux ni Déesses;
Et peut braver tout leur courroux.

❦

SCENE V.

VENUS, PSICHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

VENUS.

ORgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
On reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?
J'ai vu mes Temples désertés,
J'ai vu tous les mortels séduits, par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus ;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme si c'étoit peu que mes ressentimens.

PSICHÉ.

Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconsidérée
Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas ?
Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VENUS.

Il falloit vous en mieux défendre.
Ces respects, ces encens se doivent refuser.
Et, pour les mieux désabuser,
Il falloit, à leurs yeux, vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus. Votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille Rois,
Jusques aux Cieux, a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSICHÉ.

J'aurois porté mon choix, Deesse, jusqu'aux cieux?

VENUS.

Votre insolence est sans seconde.
Dédaigner tous les Rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux Dieux?

PSICHÉ.

Si l'amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me réservoit toute à lui,
En puis-je être coupable? & faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VENUS.

Psiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

PSICHÉ.

Et m'en a-t-il donné ni le tems, ni le lieu,
Lui, qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître?

VENUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?

C'eſt votre fils, vous ſavez ſon pouvoir,
Vous en connoiſſez le mérite.

VENUS.

Oüi, c'eſt mon fils; mais un fils qui m'irrite;
Un fils qui me rend mal ce qu'il ſait me devoir;
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flatter ſes indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne bleſſe plus perſonne
Qui vienne à mes Autels implorer mon ſecours.
Vous m'en avez fait un rebelle,
On m'en verra vengée, & hautement ſur vous;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu ſoupire à ſes genoux.
Suivez-moi, vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, & préparez autant de patience,
Qu'on vous voit de préſomption.

Fin du quatrieme Acte.



IV. INTERMEDE.

LA Scene représente les Enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées; &, au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paroît le Palais infernal de Pluton.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

DEs Furies se réjouissent d'avoir allumé la rage dans l'ame de la plus douce des Divinités.

II. ENTRÉE DE BALLET.

DEs Lutins faisant des sauts périlleux, se mêlent avec les Furies, & essaient d'épouvanter Psiché; mais les charmes de sa beauté obligent les Furies & les Lutins à se retirer.

Fin du quatrieme Intermede.

ACTE V.

Psiché passe dans une barque, & paroît avec la boîte qu'elle a été demander à Proserpine de la part de Vénus.

SCENE PREMIERE.

PSICHÉ *seule.*

Effroyable replis des ondes infernales,
Noirs Palais où Mégere & ses sœurs font leur cour ;
Eternels ennemis du jour :
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,
Parmi taut de tourmens qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?
Elle n'en peut être assouvie ;
Et, depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a fallu, dans ces cruels momens,
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.
Je souffrirois tout avec joie,
Si, parmi les rigueurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant ;
Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne ; &, dans ce dur ennui,
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable, à toute heure, un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.

Si ſon courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoiqu'il fallût ſouffrir, je ne ſouffrirois rien.
Oui, Deſtins, s'il calmoit cette juſte colere,
Tous mes malheurs ſeroient finis;
Pour me rendre inſenſible aux fureurs de la mere,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je ſouffre, & ſouffre comme moi;
Tout ce que j'endure le gêne;
Lui-même il s'en impoſe une amoureuſe loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'eſt lui qui me ſoutient, c'eſt lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir;
Il garde la tendreſſe où ſon feu le convie,
Et prend ſoin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres,
Qu'à travers le faux jour de ces demeures ſombres
J'entrevois s'avancer vers moi?

SCENE II.

PSICHÉ, CLEOMENE, AGENOR.

PSICHÉ.

CLéomene, Agénor, eſt-ce vous que je voi?
Qui vous a ravi la lumiere?

CLEOMENE.

La plus juſte douleur, qui d'un beau deſeſpoir
Nous eût pu fournir la matiere;
Cette pompe funebre, où du ſort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injuſtice la plus entiere.

AGENOR.

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit, au lieu d'époux,
Un ſerpent, dont ſoudain vous ſeriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repouſſer ſa rage, ou mourir avec vous.
Vous le ſavez, Princeſſe; & lorſqu'à notre vue,
Par le milieu des airs vous êtes diſparue,
Du haut de ce rocher, pour ſuivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuſe joie,
D'offrir pour vous au monſtre une premiere proie,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportés,
Nous nous ſommes précipités.

CLEOMENE.

Heureuſement déçus au ſens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,
Et ſu que le ſerpent prêt à vous dévorer,
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime;
Et qui, tout Dieu qu'il eſt, vous adorant lui-même;
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel, comme nous, osât vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir ſuivie,
Nous jouiſſons ici d'un trépas aſſez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revus jamais.
Heureux, ſi nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reſte,
Après qu'on a porté les miens au dernier point?
Uniſſons nos ſoupirs dans un ſort ſi funeſte,
Les ſoupirs ne s'épuiſent point;
Mais vous ſoupireriez, Princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu ſurvivre à mes malheurs;
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'eſt point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous mérité, nous, dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSICHÉ.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame;
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables;
Pour mépriser aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pu, sans être injuste, ni cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Destin nous rappelle;
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ?

CLEOMENE.

Dans les bois toujours verds, où d'amour on respire;
Aussi-tôt qu'on est mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces loix de son heureux Empire;
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont, aux enfers même, il se fait une Cour.

AGENOR.

Vos envieuses sœurs, après nous descendues,
Pour vous perdre, se sont perdues;
Et l'une & l'autre, tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie;
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la roue, & tantôt le vautour.
L'Amour par les Zéphyrs s'est fait prompte justice
De leur envénimée & jalouse malice;

Ces Miniſtres ailés de ſon juſte courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
Où le ſpectacle affreux de leurs corps déchirés,
N'étale que le moindre & le premier ſupplice
De ces conſeils dont l'artifice
Fait les maux dont vous ſoupirez.

PSICHÉ.

Que je les plains !

CLEOMENE.

Vous êtes ſeule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir;
Adieu. Puiſſions-nous vivre en votre ſouvenir!
Puiſſiez-vous, & bientôt, n'avoir plus rien à craindre !
Puiſſe, & bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à côté des Dieux;
Et rallumant un feu qui ne ſe puiſſe éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux,
D'augmenter le jour en ces lieux !

SCENE III.

PSICHÉ *ſeule.*

Pauvres amans ! Leur amour dure encore !
Tout morts qu'ils ſont, l'un & l'autre m'adore;
Moi, dont la dureté reçut ſi mal leurs vœux.
Tu n'en fais pas ainſi, toi, qui ſeul m'as ravie,
Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie;
Et qui briſes de ſi beaux nœuds !
Ne me fuis plus, & ſouffre que j'eſpere
Que tu pourras un jour rabaiſſer l'œil ſur moi,
Qu'à force de ſouffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.

Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeller un tel espoir;
L'œil abattu, triste, désespérée,
Languissante & décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle, impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plû ne se voit réparée?
Je porte ici de quoi la réparer.
Ce trésor de beauté divine,
Qu'en mes mains, pour Vénus a remis Proserpine;
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la beauté même,
Les demande pour se parer.
En dérober un peu seroit-ce un si grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son cœur & finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus, je descends au tombeau.
Psiché s'évanouit.

SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHÉ *évanouie.*

L'AMOUR.

Votre péril, Psiché, dissipe ma colere,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé:
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez su déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mere.
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs;

Mes soupirs ont par-tout accompagné vos pleurs;
Tournez vos yeux vers moi, je suis encor le même.
Quoi, je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aimez!
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
O mort, devois-tu prendre un dard si criminel?
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate Déité,
Ai-je grossi ton noir Empire
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche beauté?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fideles amans
A force de ravissemens?
Va, je ne blesserai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs,
Qui nourrissent du ciel les immortelles flammes;
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à votre tour l'effet de ma colere.
Vous me voulez faire la loi,
Vous, qu'on voit si souvent la recevoir de moi;
Vous, qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre?
Mais, dans ce même cœur, j'enfoncerai des coups
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux;
Je vous accablerai de honteuses surprises;
Et choisirai, par-tout, à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.

SCE-

SCENE V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ *évanouie.*

VENUS.

LA menace est respectueuse;
Et d'un enfant, qui fait le révolté,
La colere présomptueuse....

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, & je l'ai trop été;
Et ma colere est juste autant qu'impétueuse.

VENUS.

L'impétuosité s'en devroit retenir;
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relevent de ma puissance;
Que mon art, de la vôtre, est l'unique soutien;
Que, sans mes traits, elle n'est rien;
Et que, si les cœurs les plus braves,
En triomphe, par vous, se sont laissés traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves,
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs;
Et, si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnoissance,
Vous, qui tenez, de ma puissance
Et votre gloire & vos plaisirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez?

Comment me l'avez-vous rendue ?
Et, quand vous avez vu mes Autels désolés,
Mes Temples violés,
Mes honneurs avalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psiché, qui me les a volés ?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son ame enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée !
Vous avez contre moi séduit des immortels,
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphyrs l'ont cachée;
Qu'Apollon même suborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit si bien arrachée,
Que, si sa curiosité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psiché; son ame va partir,
Voyez; & si la vôtre en est encore éprise;
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire;
Tant d'insolence vous sied bien;
Et je dois endurer, quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable;
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux;
Mais soyez moins inexorable
Aux prieres, aux pleurs d'un fils à vos genoux;
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psiché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,

Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psiché, rendez-lui tous ses charmes.
Rendez-là, Déesse, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Psiché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin;
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importunez plus; &, dans cette infortune,
Laissez-la, sans Vénus, triompher ou périr.

L'AMOUR.

Hélas, si je vous importune,
Je ne le ferois pas, si je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un Immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par son excès, si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avoue, il me touche le cœur,
Votre amour; il désarme, il fléchit ma rigueur,
Votre Psiché reverra la lumiere.

L'AMOUR.

Que je vous vais par-tout faire donner d'encens!

VENUS.

Oui, vous la reverrez dans sa beauté premiere;
Mais de vos vœux reconnoissans
Je veux la déférence entiere.
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace,

Je veux Psiché, je veux sa foi,
Je veux qu'elle revive, & revive pour moi;
Et tiens indifférent que votre haine lasse,
En faveur d'un autre se passe.
Jupiter qui paroît, va juger, entre nous,
De mes emportemens & de votre courroux.

Après quelques éclairs & des roulemens de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle, & descend sur terre.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ *évanouie*.

L'AMOUR.

Vous, à qui seul tout est possible;
Pere des Dieux, Souverain des Mortels;
Fléchissez la rigueur d'une mere inflexible
Qui, sans moi, n'auroit point d'Autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces & soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse, ou triste face;
Et que, si Psiché perd le jour,
Si Psiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes fleches;
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la nature au tombeau;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques breches,
Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles;
Et ne décocherai sur elles

Que des traits émouſſés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates & des cruelles.
Par quelle tyrannique loi,
Tiendrai-je à vous ſervir mes armes toujours prêtes;
Et vous ferai-je à tous conquêtes ſur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi ?

JUPITER *à Vénus.*

Ma fille, ſois-lui moins ſévere,
Tu tiens de ſa Piché le deſtin en tes mains,
La Parque, au moindre mot, va ſuivre ta colere;
Parle, & laiſſe-toi vaincre aux tendreſſes de mere,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
A la haine, au déſordre, à la confuſion;
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceur & de joie,
Faire un Dieu d'amertume & de diviſion?
Conſidere ce que nous ſommes;
Et ſi les paſſions doivent nous dominer.
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il ſied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me ſoit reproché
Qu'une miſérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuſe Piché,
Sous ombre qu'elle eſt un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais Immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Piché, reprenez la lumiere,

Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix ;
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'oppoſoit à vos ſouhaits.

PSICHÉ *ſortant de ſon évanouiſſement.*

C'eſt donc vous, ô grande Déeſſe,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent ?

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colere ceſſe.
Vivez, Venus l'ordonne ; aimez, elle y conſent.

PSICHÉ *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !

L'AMOUR *à Pſiché.*

Je vous poſſede enfin, délices de mon ame !

JUPITER.

Venez, amans, venez aux cieux
Achever un ſi grand & ſi digne hymenée.
Viens-y, belle Pſiché, changer de deſtinée,
Viens prendre place au rang des Dieux.

Fin du cinquieme Acte.



V. INTERMEDE.

Le Théatre repréſente le Ciel. Le Palais de Jupiter deſcend, & laiſſe voir dans l'éloignement, par trois ſuites de perſpective, les autres Palais des Dieux du Ciel les plus puiſſans. Un nuage ſort du Théatre, ſur lequel l'Amour & Pſiché ſe placent, & ſont enlevés par un ſecond nuage qui vient en deſcendant ſe joindre au premier. Jupiter & Vénus ſe croiſent en l'air, dans leurs machines, & ſe rangent près de l'Amour & de Pſiché.

Les Divinités qui avoient été partagées entre Vénus & ſon fils, ſe réuniſſent en les voyant d'accord; & toutes enſemble par des concerts, des chants & des danſes, célebrent la fête des noces de l'Amour & de Pſiché.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ, CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

APOLLON, LES MUSES, LES ARTS *traveſtis en Bergers.*

BACCHUS, SILENE, SATYRES, EGYPANS, MENADES.

MOME, POLICHINELLES, MATASSINS, MARS, TROUPE DE GUERRIERS.

APOLLON.

Uniſſons-nous, troupe immortelle,
Le Dieu d'Amour devient heureux amant,

Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

CÉlébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle;
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.
Chantons, répétons tour à tour,
Qu'il n'est point d'ame si cruelle,
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

SI quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raison se perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour,
Mais quand un cœur est enivré d'amour;
Souvent c'est pour toute la vie.

MOME.

JE cherche à médire,
Sur la terre & dans les cieux;
Je soumets à ma satyre
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne;
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

MARS.

MEs plus fiers ennemis vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vu toujours ma valeur triomphante;

L'Amour est le seul qui se vante
D'avoir pu triompher de moi.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

CHantons les plaisirs charmans
Des heureux amans ;
Que tout le ciel s'empresse
A leur faire sa cour.
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'alégresse ;
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

SUITE D'APOLLON.

Danse des Arts travestis en Bergers.

APOLLON.

LE Dieu qui nous engage
A lui faire la cour,
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour,

C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

DEUX MUSES.

GArdez-vous, beautés ſéveres,
Les amours font trop d'affaires;
Craignez toujours de vous laiſſer charmer.
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire,
Coûte plus cent fois que d'aimer.

On ne peut aimer ſans peines,
Il eſt peu de douces chaînes,
A tout moment on ſe ſent alarmer:
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire,
Coûte plus cent fois que d'aimer.

II. ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE BACCHUS.

Danſe des Menades & des Egypans.

BACCHUS.

ADmirons le jus de la Treille;
Qu'il eſt puiſſant, qu'il a d'attraits!
Il ſert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre fait merveille;

Mais, ſur-tout, pour les amours,
Le vin eſt d'un grand ſecours.

SILENE *monté ſur un âne.*

BAcchus veut qu'on boive à longs traits;
On ne ſe plaint jamais
Sous ſon heureux empire;
Tout le jour on n'y fait que rire;
Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux ſatisfaits,
Que ſa Cour a d'attraits!
Chantons-y bien ſa gloire.
Tout le jour on n'y fait que boire;
Et la nuit on y dort en paix.

SILENE & DEUX SATYRES *enſemble.*

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

Les grandeurs ſont ſujettes
A mille peines ſecretes.

2. SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

C'eſt là que ſont les ris, les jeux, les chanſonnettes.

2. SATYRE.

C'eſt dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Deux autres Satyres enlevent Silene de dessus son âne, qui leur sert à voltiger, & à former des jeux agréables & surprenans.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE MOME.

Danse de Polichinelles & de Matassins.

MOME.

Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire,
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode;
On court péril d'être incommode,
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire;
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

V. ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE MARS.

MARS.

LAiſſons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amuſemens;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

Quatre Guerriers portant des maſſes & des boucliers, quatre autres armés de piques, & quatre autres avec des drapeaux, font en danſant une maniere d'exercice.

VI. ET DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre Troupes différentes de la ſuite d'Apollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, s'uniſſent & ſe mêlent enſemble.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

CHantons les plaiſirs charmans
Des heureux amans.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales & tambours ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux ſon des muſettes ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.

Fin du cinquieme Intermede.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT récité, danſé & chanté dans Pſiché, Tragi-Comédie, & Ballet.

DANS LE PROLOGUE.

Flore, *Mademoiſelle Hilaire.*
Vertumne, *le Sieur de la Grille.*
Sylvains danſans, *les Sieurs Chicanneau, la Pierre, Favier, Magny.*
Dryades danſantes, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Chauveau, Favre.*
Palémon, *le Sieur Gaye.*
Dieux des fleuves danſans, *les Sieurs Beauchamp, Mayeu, Desbroſſes & Saint-André le cadet.*
Naïades danſantes, *les Sieurs Leſtang, Arnal, Favier le cadet, & Foignard le cadet.*
Chœurs des Divinités chantantes de la terre & des eaux....
Vénus, *Mademoiſelle de Brie.*
Les deux Graces, *Meſdemoiſelles la Thorilliere & du Croiſy.*
L'Amour, *le Sieur la Thorilliere le fils.*
Six Amours....

DANS LA TRAGI-COMÉDIE.

L'Amour, *le Sieur Baron.*
Pſiché, *Mademoiſelle Moliere.*
Les deux ſœurs de Pſiché, *Meſdemoiſelles Marotte & Beauval.*
Le Roi, *Le Sieur la Thorilliere.*
Lycas, *le Sieur Châteauneuf.*
Les deux Amans de Pſiché, *les Sieurs Hubert & la Grange.*
Vénus, *Mademoiſelle de Brie.*
Un Fleuve, *le Sieur de Brie.*
Jupiter, *le Sieur du Croiſy.*

Zéphyre, *le Sieur Moliere.*
Suite du Roi......

DANS LE BALLET.

PREMIER INTERMEDE.

Femme désolée, *Mademoiſelle Hilaire.*
Hommes affligés, *les Sieurs Morel & Langeais.*
Hommes affligés danſans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André l'ainé, & Saint-André le cadet, la Montagne, & Foignard l'ainé.*
Femmes affligées danſantes, *les Sieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Iſaac, Vaignard l'ainé, & Girard.*

SECOND INTERMEDE.

Vulcain, *le Sieur....*
Cyclopes danſans, *les Sieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbroſſes, Joubert, & Saint-André le cadet.*
Fées danſantes, *les Sieurs Noblet, Magny, de Lorge, Leſtang, la Montagne, Foignard l'ainé, & Foignard le cadet, Vaignard l'ainé.*

TROISIEME INTERMEDE.

Zéphyre chantant, *le Sieur Jannot.*
Deux Amours chantans, *les Sieurs Renier & Pierrot.*
Zéphyrs danſans, *les Sieurs Bouteville, des Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécour, du Mirail, & Leſtang le jeune.*
Amours danſans, *le Chevalier Pol, les Sieurs Rouillant, Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Daluzeau, Vitrou & la Thorilliere.*

QUATRIEME INTERMEDE.

Furies danſantes, *les Sieurs Bauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbroſſes, Magny, Foignard le cadet, Joubert, Leſtang, Favier l'ainé, & Saint-André le cadet.*

ACTEURS.

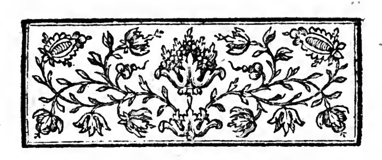
CHRISALE, Bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chrisale.
ARMANDE, } filles de Chrisale & de
HENRIETTE, } Philaminte.
ARISTE, frere de Chrisale.
BELISE, sœur de Chrisale.
CLITANDRE, Amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel-esprit.
VADIUS, Savant.
MARTINE, Servante.
L'ÉPINE, Valet de Chrisale.
JULIEN, Valet de Vadius.
UN NOTAIRE.

La Scene est à Paris, dans la maison de Chrisale.





LES FEMMES SCAVANTES.



LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

Quoi, le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur;
Et de vous marier vous osez faire fête!
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah, ce oui se peut-il supporter ;
Et sans un mal de cœur, sauroit-on l'écouter !

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur ?...

ARMANDE.

Ah, mon Dieu, fi !

HENRIETTE.

Comment ?

ARMANDE.

Ah, fi, vous dis-je !
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? & pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel, sont pour vous plaire !

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, & soit aimé de vous ;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas ?

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage,

De vous claquemurer aux choses du ménage ;
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans ;
Qu'un idole d'époux & des marmots d'enfans !
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.
A de plus beaux objets élevez vos desirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs ;
Et, traitant de mépris les sens & la matiere,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous toute entiere.
Vous avez notre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux.
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille ;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux loix d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre-humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses loix la partie animale
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens :
Et les soins, où je vois tant de femmes sensibles,
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différens emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe,
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savans les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre ;
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes réglemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez, par l'essor d'un grand & beau génie,
Les hautes régions de la philosophie ;

Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins, l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mere;
Vous, du côté de l'ame & des nobles desirs;
Moi, du côté des sens & des grossiers plaisirs;
Vous, aux productions d'esprit & de lumiere;
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matiere.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modele,
Ma sœur, que de tousser & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez;
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grace, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari;
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre?
Votre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? Est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête
Que de vouloir d'un autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui ; mais tous ces soupirs, chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez pas aux bassesses humaines ;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre :
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
Et l'on peut, pour époux, refuser un mérite,
Que, pour adorateur, on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre ame,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entiere sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur, pour moi, toute flamme soit morte ?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur ; &, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi ;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien, & se trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne sais ; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
Je l'apperçois qui vient ; &, sur cette matiere,
Il pourra nous donner une pleine lumiere.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle & moi, Clitandre, exqliquez votre cœur ;
Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication ;
Je ménage les gens, & sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette ;
Et j'avouerai tout haut, d'une ame franche & nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,

(*montrant Henriette.*)

Mon amour & mes vœux sont tous de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte ;
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs,
Mon cœur vous consacroit une flamme immortelle,
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle,
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différens ;
Ils régnoient sur mon ame en superbes tyrans ;

Et

Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes.

(*montrant Henriette.*)

Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher;
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeller un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé, qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé, doucement, ma sœur! Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs loix,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir,
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite;
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.

Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement;
Et j'attendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma sœur, point du tout. Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissans;
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle foiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande; &, de votre suffrage,
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite; &, pour y travailler....

ARMANDE.

Votre petit esprit se mêle de railler;
Et d'un cœur qu'on vous jette, on vous voit toute fiere.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guere;
Et si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,
Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE.

À répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous; & vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

✠

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Votre fincere aveu ne l'a pas peu furprife.

CLITANDRE.

Elle mérite affez une telle franchife ;
Et toutes les hauteurs de fa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma fincérité.
Mais, puifqu'il m'eft permis, je vais à votre pere.
Madame...

HENRIETTE.

Le plus fûr eft de gagner ma mere.
Mon pere eft d'une humeur à confentir à tout,
Mais il met peu de poids aux chofes qu'il réfout;
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'ame
Qui le foumet d'abord à ce que veut fa femme ;
C'eft elle qui gouverne ; & d'un ton abfolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a réfolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle & pour ma tante,
Une ame, je l'avoue, un peu plus complaifante ;
Un efprit, qui flattant les vifions du leur,
Vous pût de leur eftime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il eft né fincere,
Même, dans votre fœur, flatter leur caractere ;
Et les femmes docteurs ne font point de mon goût.
Je confens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux pas la paffion choquante
De fe rendre favante, afin d'être favante ;
Et j'aime que fouvent aux queftions qu'on fait,
Elle fache ignorer les chofes qu'elle fait ;

De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les Auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame votre mere;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimere;
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme;
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux esprits,
Un benêt dont par-tout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la Halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux;
Et je me trouve assez votre goût & vos yeux.
Mais, comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison; mais Monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me deshonorer en prisant ses ouvrages;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoissois avant que l'avoir vu.
Je vis dans le fatras des écrits qu'ils nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend, en tout tems, si content de soi-même;
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit;

Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le Poëte;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
Que rencontrant un homme un jour dans le Palais,
Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est;
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystere,
Et gagne sa faveur auprès de votre mere.

SCENE IV.

BELISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant,
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincere flamme....

BELISE.

Ah, tout beau! Gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens,

Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des desirs qui chez moi passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secretes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interpretes.
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur, ne prenez point d'alarme;
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BELISE.

Ah, certes le détour est d'esprit, je l'avoue!
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;
Et dans tous les romans où j'ai jetté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup; & tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite; & pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle;
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras;
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BELISE.

Mon Dieu! Point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour;
Et que sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes Autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais...

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur...

BELISE.

Laissez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime; & sage....

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCENE V.

CLITANDRE *seul.*

Diantre soit de la folle, avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE *quittant Clitandre, & lui parlant encore.*

Oui, je vous porterai la réponse au plutôt;
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire;
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire!
Jamais...

SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah, Dieu vous gard', mon frere!

CHRISALE.

Et vous aussi,
Mon frere.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amene ici?

CHRISALE.

Non; mais si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis assez long-tems vous connoissez Clitandre?

CHRISALE.

Sans doute ; & je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frere, auprès de vous ?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur, & de conduite ;
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain desir qu'il a, conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frere, un fort bon Gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans ;
Et nous étions, ma foi, tous deux de verd-galans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRISALE.

Nous donnions chez les Dames Romaines ;
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines ;
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'amene en ces lieux.

SCENE III.

BELISE *entrant doucement, & écoutant,* CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

CLitandre auprès de vous me fait son interprete,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi? De ma fille?

ARISTE.

Oui. Clitandre en est charmé;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BELISE *à Ariste.*

Non, non, je vous entends Vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur?

BELISE.

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Hé, oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystere;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BELISE.

Vous le voulez savoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma sœur!

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai?
Et qu'a de surprenant le discours que je fai?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire!
Et Dorante & Damis, Cléonte & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit ?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence ;
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour,
Mais pour m'offrir leur cœur, & vouer leur service,
Leurs muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis.

BELISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE.

De mots piquans, par-tout, Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cléonte & Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chere sœur, vision toute claire.

CHRISALE *à Bélise.*

De ces chimeres-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah, chimeres ! Ce sont des chimeres, dit-on.
Chimeres, moi ! Vraiment, chimeres est fort bon !
Je me réjouis fort de chimeres, mes freres ;
Et je ne savois pas que j'eusse des chimeres.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme;
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance;
Que....

CHRISALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance;
Il est riche en vertus, cela vaut des trésors,
Et puis son pere & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme; & voyons à la rendre
Favorable....

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons....

CHRISALE.

Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme, & prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais....

CHRISALE.

Laissez faire, dis-je, & n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette;
Et reviendrai savoir.....

CHRISALE.

C'est une affaire faite:
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCENE V.

CHRISALE, MARTINE.

MARTINE.

Me voilà bien chanceuse! Hélas! L'an dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRISALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRISALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui; Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE.

An me menace ;
Si je ne fors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je fuis content de vous.
Ma femme, bien fouvent, a la tête un peu chaude ;
Et je ne veux pas, moi...

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE *appercevant Martine.*

Quoi, je vous vois, maraude ?
Vîte, fortez, fripponne ; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous préfentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en eft fait.

CHRISALE.

Hé !

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle forte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la forte...?

PHILAMINTE.

Quoi ! Vous la foutenez ?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous ſon parti contre moi ?

CHRISALE.

Mon Dieu, non.

Je ne fais ſeulement que demander ſon crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chaſſer ſans cauſe légitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut, de nos gens....

PHILAMINTE.

Non, elle ſortira, vous dis-je, de céans.

CHRISALE.

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque choſe là-contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obſtacle aux deſirs que je montre.

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raiſonnable époux,
Etre pour moi, contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

(*ſe tournant vers Martine.*)

Auſſi fais-je. Oui, ma femme avec raiſon vous chaſſe,
Coquine; & votre crime eſt indigne de grace.

MARTINE.

Qu'eſt-ce donc que j'ai fait ?

CHRISALE *bas.*

Ma foi, je ne ſais pas.

PHILAMINTE.

Elle eſt d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere à votre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous
Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux?

CHRISALE.

(*à Martine.*) (*à Philaminte.*)
Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguiere, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE *à Martine.*

Oh, oh ! Peste, la belle !
(*à Philaminte.*)
Quoi, l'avez-vous surprise à n'être pas fidelle ?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

(*à Martine.*) (*à Philaminte.*)
Comment diantre, fripponne! Hé, a-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Eſt-ce là.....

PHILAMINTE.

Quoi! Toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les ſciences,
La Grammaire, qui ſait régenter juſqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ſes loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi, vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excuſaſſiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il eſt vrai que ce ſont des pitiés.
Toute conſtruction eſt par elle détruite;
Et des loix du langage on l'a cent fois inſtruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez eſt, je crois, bel & bon;
Mais je ne ſaurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! Appeller un jargon le langage
Fondé ſur la raiſon & ſur le bel uſage!

MARTINE.

Quand on ſe fait entendre, on parle toujours bien;
Et tous vos biaux dictons ne ſervent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voilà pas encore de ſon ſtyle?
Ne ſervent pas de rien.

BELISE.

O cervelle indocile!

Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congruement ?
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! Je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah, peut-on y tenir !

BELISE.

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BELISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je, n'est qu'un singulier, *avons*, est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la Grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mere, ni grand-pere ?

PHILAMINTE.

O Ciel !

BELISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi !
Et je t'ai dit déja d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Autueil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoise !
La Grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BELISE.

Ce sont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE *à Belise.*

Hé, mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
(*à Chrisale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRISALE.

(*à part.*)
Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! Vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant?

CHRISALE.

(*d'un ton ferme.*) (*d'un ton plus doux.*)
Moi? Point. Allons sortez. Va-t-en, ma pauvre enfant.



SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous êtes satisfaite, & la voilà partie ;
Mais je n'approuve point une telle sortie ;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait ;
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service ;
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice ;
Pour rompre toute loi d'usage & de raison,
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles ?

BELISE.

Il est vrai, que l'on sue à souffrir ses discours ;
Elle y met Vaugelas en pieces tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas ;
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe & Balzac, si savans en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auroient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps est moi-même, & j'en veux prendre soin;
Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chere.

BELISE.

Le corps avec l'esprit, fait figure, mon frere;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre premiere instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRISALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour.....

PHILAMINTE.

Ah! *Sollicitude*, à mon oreille est rude,
Il put étrangement son ancienneté.

BELISE.

Il est vrai que le mot est bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le masque, & décharge ma rate.
De folles on vous traite, & j'ai fort sur le cœur.....

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRISALE *à Belise.*

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos Livres éternels ne me contentent pas;

Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux Docteurs de la Ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la Lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens-dessus-dessous.
Il n'est pas bien honnête, & pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie, & sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude & sa philosophie.
Nos peres sur ce point étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez;
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs Livres, un dé, du fil & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir Auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir;
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir,
On y sait comme vont Lune, Etoile polaire,
Vénus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison;
Et le raisonnement en bannit la raison.

L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers quand ie demande à boire;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, & ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à Latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin;
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame & de langage!

BELISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race;
Et, de confusion, j'abandonne la place.

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait:
Discourons d'autre affaire. A votre fille ainée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hymenée,
C'est

C'eſt une Philoſophe enfin, je n'en dis rien,
Elle eſt bien gouvernée, & vous faites fort bien;
Mais de toute autre humeur ſe trouve ſa cadette;
Et je crois qu'il eſt bon de pourvoir Henriette,
De choiſir un mari....

PHILAMINTE.

C'eſt à quoi j'ai ſongé;
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monſieur Triſſotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre eſtime,
Eſt celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je ſais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La conteſtation eſt ici ſuperflue;
Et de tout point chez moi l'affaire eſt réſolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raiſons à faire approuver ma conduite;
Et je connoîtrai bien ſi vous l'avez inſtruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HÉ bien? La femme ſort, mon frere; & je vois bien
Que vous venez d'avoir enſemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel eſt le ſuccès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle conſenti? l'affaire eſt-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout à fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle ?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance ?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc ?

CHRISALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre !

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme ?

CHRISALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi ! Ce Monsieur Trissotin...

CHRISALE.

Oui, qui parle toujours de vers & de Latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté ?

CHRISALE.

Moi ! Point. A Dieu ne plaise.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu ?

CHRISALE.

Rien ; & je ſuis bien-aiſe
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raiſon eſt fort belle, & c'eſt faire un grand pas.
Avez-vous ſu du moins lui propoſer Clitandre ?

CHRISALE.

Non ; car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes, votre prudence eſt rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte, avec votre molleſſe ?
Et ſe peut-il qu'un homme ait aſſez de foibleſſe
Pour laiſſer à ſa femme un pouvoir abſolu,
Et n'oſer attaquer ce qu'elle a réſolu ?

CHRISALE.

Mon Dieu ! Vous en parlez, mon frere, bien à l'aiſe,
Et vous ne ſavez pas comme le bruit me peſe.
J'aime fort le repos, la paix & la douceur,
Et ma femme eſt terrible avecque ſon humeur.
Du nom de Philoſophe elle fait grand myſtere,
Mais elle n'en eſt pas pour cela moins colere ;
Et ſa morale, faite à mépriſer le bien,
Sur l'aigreur de ſa bile opere comme rien.
Pour peu que l'on s'oppoſe à ce que veut ſa tête ;
On en a pour huit jours d'effroyable tempête ;
Elle me fait trembler dès qu'elle prend ſon ton,
Je ne ſais où me mettre, & c'eſt un vrai dragon ;
Et cependant avec toute ſa diablerie,
Il faut que je l'appelle & mon cœur & ma mie.

ARISTE.

Allez, c'eſt ſe moquer. Votre femme, entre nous,
Eſt, par vos lâchetés, ſouveraine ſur vous.
Son pouvoir n'eſt fondé que ſur votre foibleſſe ;
C'eſt de vous qu'elle prend le titre de maîtreſſe,

Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez;
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi ! Vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un, je le veux ?
Vous laisserez, sans honte, immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille ;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de Latin qu'il leur fait sonner haut,
Un pédant qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit & de grand Philosophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela ?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raison, & je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort ;
Mon frere.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRISALE.

C'est une chose infame
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vrai.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille eſt ma fille, & que j'en ſuis le maître,
Pour lui prendre un mari qui ſoit ſelon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raiſonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & ſavez ſa demeure;
Faites-le moi venir, mon frere, tout à l'heure.

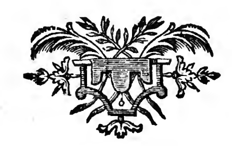
ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'eſt ſouffrir trop long-tems;
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

Ah, mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot, il est besoin qu'on pese.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE *à Trissotin.*

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans desirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre Epigramme.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Hélas, c'est un enfant tout nouveau né, Madame.

Son fort assurément a lieu de vous toucher;
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son pere.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'esprit !

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE *à Henriette qui veut se retirer.*

HOlà. Pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez; & venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles;

HENRIETTE.

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Aussi-bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer;
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre ; & je n'ai nulle envie...

BELISE.

Ah, songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie ;

PHILAMINTE *à l'Epine.*

Allons, petit garçon, vîte, de quoi s'asseoir.

(L'Epine se laisse tomber.)

Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit cheoir,
Après avoir bien pris l'équilibre des choses ?

BELISE.

De ta chûte, ignorant, ne vois-tu pas les causes ?
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appellons centre de gravité ?

L'EPINE.

Je m'en suis apperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE *à l'Epine qui sort.*

Le lourdaud !

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah, de l'esprit par tout !

BELISE.

Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose ;
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose ;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'Epigramme, ou bien au Madrigal ;
Le ragoût d'un Sonnet qui, chez une Princesse,
A passé pour avoir quelque délicatesse.

Il eſt de ſel Attique aſſaiſonné par-tout,
Et vous le trouverez, je crois, d'aſſez bon goût.

ARMANDE.

Ah, je n'en doute point!

PHILAMINTE.

Donnons vîte audience.

BELISE *interrompant Triſſotin chaque fois qu'il ſe diſpoſe à lire.*

Je ſens d'aiſe mon cœur treſſaillir par avance,
J'aime la Poéſie avec entêtement,
Et ſur-tout quand les vers ſont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE *à Henriette.*

Silence, ma niece.

ARMANDE.

Ah, laiſſez-le donc lire.

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE, SUR SA FIEVRE.

Votre prudence eſt endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger ſuperbement
Votre plus cruelle ennemie.

BELISE.

Ah, le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui ſeul, des vers aiſés, poſſede le talent.

ARMANDE.

A prudence endormie, il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger son ennemie, est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement & magnifiquement ;*
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BELISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Votre prudence est endormie
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie !

BELISE.

Loger son ennemie !

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement !

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BELISE.

Ah, tout doux ! Laissez-moi de grace respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'ame,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.

Que *riche appartement* eſt là joliment dit;
Et que la métaphore eſt miſe avec eſprit!

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die.

Ah, que ce *quoi qu'on die*, eſt d'un goût admirable!
C'eſt, à mon ſentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* auſſi mon cœur eſt amoureux.

BELISE.

Je ſuis de votre avis, *quoi qu'on die* eſt heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une Piece.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la fineſſe?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh!

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die.

Que de la fievre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
Faites-la ſortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne ſemble.
Je ne ſais pas, pour moi, ſi chacun me reſſemble;
Mais j'entends là-deſſous un million de mots.

BELISE.

Il eſt vrai qu'il dit plus de choſes qu'il n'eſt gros.

PHILAMINTE *à Triſſotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute ſon énergie ?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit ;
Et penſiez-vous alors, y mettre tant d'eſprit ?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

ARMANDE.

J'ai fort auſſi *l'ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fievre, injuſte, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les quatrains ſont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah, s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*,

TRISSOTIN.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Quoi qu'on die.

TRISSOTIN.

De votre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Riche appartement.

TRISSOTIN.

Où cette ingrate inſolemment

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Cette *ingrate* de fievre.

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie !

ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Quoi, sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang !

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage?

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BELISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.
De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos Vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par-tout on s'y promene avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le Sonnet donc vous semble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau;
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE *à Henriette.*

Quoi, sans émotion pendant cette lecture!
Vous faites là, ma niece, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante, & bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah, voyons l'Epigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE, donné à une Dame de ses amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'amour si chérement m'a vendu son lien.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déja la moitié de mon bien,
Et, quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se releve en bosse
Qu'il étonne tout le Pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs.

PHILAMINTE.

Ah, *ma Laïs!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se releve en bosse,
Qu'il étonne tout le Pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs;
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout;

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BELISE.

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire par-tout vos vers & votre prose.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer

Que je pourrai bientôt vous montrer en amie ;
Huit chapitres du plan de notre Académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le Traité ;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée ;
Car enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une juppe ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on sait mon respect en tous lieux ;
Et, si je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matieres ;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées ;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs ;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage, & les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences ;
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, & n'en point épouser.

TRIS-

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Péripatétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le Platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ses dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matiere subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déja fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la Lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la Physique,
Grammaire, Histoire, Vers, Morale & Politique.

PHILAMINTE.

La Morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits;

Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur Sage.

ARMANDE.

Pour la Langue, on verra dans peu nos réglemens;
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles sentences;
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la prose & les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de cette Académie,
Une entreprise noble, & dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, & qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité;
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales;
Ces jouets éternels des sots de tous les tems;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaisans;
Ces sources d'un amas d'équivoques infames,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux & sages.

ARMANDE.

Nous ferons par nos loix les juges des ouvrages;
Par nos loix, prose & vers, tout nous sera soumis;
Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN, L'EPINE.

L'EPINE *à Trissotin.*

MOnsieur, un homme est là qui veut parler à vous;
Il est vêtu de noir, & parle d'un ton doux.

(Ils se levent.)

TRISSOTIN.

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

(Trissotin va au-devant de Vadius.)

SCENE IV.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE *à Armande & à Bélise.*

FAisons bien les honneurs, au moins, de notre esprit.

(à Henriette qui veut sortir.)

Holà. Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire savoir.

SCENE V.

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du desir de vous voir;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux Auteurs la pleine intelligence;
Et sait du Grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE *à Bélise.*

Du Grec! O ciel! Du Grec! Il sait du Grec, ma sœur!

BELISE *à Armande.*

Ah, ma niece, du Grec!

ARMANDE.

Du Grec, quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi, Monsieur sait du Grec! Ah, permettez, de grace,

Que, pour l'amour du Grec, Monſieur, on vous embraſſe !

(*Vadius embraſſe auſſi Béliſe & Armande.*)

HENRIETTE *à Vadius qui veut auſſi l'embraſſer.*

Excuſez-moi, Monſieur, je n'entends pas le Grec.

(*ils s'aſſeyent.*)

PHILAMINTE.

J'ai pour les Livres Grecs un merveilleux reſpect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du Grec, on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte, il fait merveille en vers, ainſi qu'en proſe,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque choſe.

VADIUS.

Le défaut des Auteurs, dans leurs productions,
C'eſt d'en tyranniſer les converſations,
D'être au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans, Lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus ſot à mon ſens
Qu'un Auteur qui par-tout va gueuſer des encens;
Qui, des premiers venus ſaiſiſſant les oreilles,
En fait, le plus ſouvent, les martyrs de ſes veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et, d'un Grec, là-deſſus, je ſuis le ſentiment,
Qui, par un dogme exprès défend à tous ſes Sages
L'indigne empreſſement de lire leurs Ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos ſentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Vénus regnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*ithos* & le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des Eglogues, d'un ſtyle
Qui paſſe en doux attraits Théocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos Odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laiſſe de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Eſt-il rien d'amoureux comme vos Chanſonnettes ?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux Sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui ſoit plus charmant que vos petits Rondeaux ?

VADIUS.

Rien de ſi plein d'eſprit que tous vos Madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux Ballades ſur-tout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les Bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le ſiecle rendoit juſtice aux beaux eſprits,

TRISSOTIN.

En carroſſe doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le Public vous dreſſer des ſtatues.

(*à Triſſotin.*)

Hom: C'eſt une Ballade, & je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit Sonnet
Sur la fievre qui tient la Princeſſe Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en ſavez l'Auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je ſais fort bien ;
Qu'à ne le point flatter, ſon Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit miſérable ;
Et, ſi vous l'avez vu, vous ſerez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je ſais que là-deſſus je n'en ſuis point du tout ;
Et que d'un tel Sonnet peu de gens ſont capables.

VADIUS.

Me préſerve le Ciel d'en faire de ſemblables.

TRISSOTIN.

Je ſoutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raiſon eſt que j'en ſuis l'auteur.

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN,

Moi.

VADIUS.

Je ne ſais donc comment ſe fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'eſt qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous
plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant, j'aie eu l'eſprit diſtrait;
Ou bien que le Lecteur m'ait gâté le Sonnet.
Mais laiſſons ce diſcours, & voyons ma Ballade.

TRISSOTIN.

La Ballade, à mon goût, eſt une choſe fade;
Ce n'en eſt plus la mode, elle ſent ſon vieux tems.

VADIUS.

La Ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaiſe.

VADIUS.

Elle n'en reſte pas pour cela plus mauvaiſe.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez ſottement vos qualités aux autres.

(ils ſe levent tous.)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuiſtre....

PHI-

PHILAMINTE.

Hé, Messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs & les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende-honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton Livre, & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton Libraire à l'Hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'Auteur des Satyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légere
Parmi plusieurs Auteurs qu'au Palais on révere ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne ſaura te faire voir ton Maître.

VADIUS.

Je te défie en Vers, Proſe, Grec & Latin.

TRISSOTIN.

Hébien, nous nous verrons ſeul à ſeul chez Barbin.

SCENE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A Mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'eſt votre jugement que je défends, Madame,
Dans le Sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer;
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis aſſez long-temps mon ame s'inquiete
De ce qu'aucun eſprit en vous ne ſe fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'eſt prendre un ſoin pour moi qui n'eſt pas néceſſaire,
Les doctes entretiens ne ſont point mon affaire,
J'aime à vivre aiſément; &, dans tout ce qu'on dit,
Il faut ſe trop peiner pour avoir de l'eſprit;
C'eſt une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;

Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y ſuis bleſſée, & ce n'eſt pas mon compte
De ſouffrir dans mon ſang une pareille honte.
La beauté du viſage eſt un frêle ornement,
Une fleur paſſagere, un éclat du moment,
Et qui n'eſt attaché qu'à la ſimple épiderme;
Mais celle de l'eſprit eſt inhérente & ferme.
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moiſſonner,
De faire entrer chez vous le deſir des ſciences;
De vous inſinuer les belles connoiſſances;
Et la penſée enfin où mes vœux ont ſouſcrit,
C'eſt d'attacher à vous un homme plein d'eſprit;
(*montrant Triſſotin.*)
Et cet homme eſt Monſieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous deſtine.

HENRIETTE.

A moi, ma mere!

PHILAMINTE.

Oui, tu fais la ſotte un peu.

BELISE *à Triſſotin.*

Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je poſſede.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cede;
C'eſt un hymen qui fait votre établiſſement.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Je ne ſais que vous dire en mon raviſſement,
Madame; & cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met....

HENRIETTE.

Tout beau, Monſieur, il n'eſt pas fait encore;
Ne vous preſſez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez?
Savez-vous bien que si.... Suffit. Vous m'entendez.
(*à Trissotin.*)
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCENE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les soins de notre mere,
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux....

HENRIETTE.

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cede tout, comme à ma sœur ainée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroissoit charmant,
J'accepterois votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête;
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différens,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parens.
Une mere a sur nous une entiere puissance;
Et vous croyez en vain, par votre résistance....

SCENE VIII.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE *à Henriette, lui présentant Clitandre.*

ALlons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gant. Touchez à Monsieur dans la main;
Et le considérez désormais dans votre ame,
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos penchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parens;
Une pere a sur nos vœux une entiere puissance.

ARMANDE.

Une mere a sa part à notre obéissance.

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire ?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mere & vous ne soyez pas d'accord;
Et c'est un autre époux...

CHRISALE.

Taisez-vous, perronnelle,
Allez philosopher tout le soul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, & l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
Allons vîte.

SCENE IX.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

FOrt bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! Quelle joie! Ah, que mon sort est doux!

CHRISALE *à Clitandre.*

Allons, prenez sa main, & passez devant nous;
Menez-la dans sa chambre. Ah, les douces caresses!
(*à Ariste.*)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours;
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance;
Elle a fait vanité de son obéissance;
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi,
S'est-il donné le tems d'en recevoir la loi;
Et sembloit suivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner, ou sa mere, ou son pere,
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien au moins un compliment;
Et ce petit Monsieur en use étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais dans ses procédés, il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.



SCENE II.

CLITANDRE *entrant doucement, & écoutant sans se montrer*, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirois point, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'ame se fortifie
Du solide secours de la Philosophie.
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout;
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire:
Et c'est un homme enfin, qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse;
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE *à Armande.*

Hé, doucement, de grace! Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? & quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez de quoi l'autoriser,
Vous en seriez trop digne; & les premieres flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale;
Et tout cœur infidele est un monstre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obéir aux loix qu'elle m'impose;
Et si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur,
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux;
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?

Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette & débarrassée;
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossiere,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'ensuit.
Ah, quel étrange amour; & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs;
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur & net comme le feu céleste,
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales desirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose,
On aime pour aimer, & non pas autre chose;
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une ame,
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part;
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,

Ces unions de cœurs, & ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés,
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime, avec tout moi-même, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matiere à de grands châtimens;
Et sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode;
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête & doux,
Pour avoir desiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisque sans m'écouter,
Vos sentimens brutaux veulent se contenter,
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles;
Si ma mere le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus tems, Madame, un autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace
De maltraiter l'asyle, & blesser les bontés,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage?
Et dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé, Madame, voyez votre choix, je vous prie,
Exposez-moi, de grace, à moins d'ignominie;

Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire,
Il en est, & plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siecle a su mettre en crédit;
Mais Monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au Ciel élever des sornettes
Que vous désavouriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon.
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison,
Monsieur n'y trouveroit ni rime ni raison;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr, sur-tout, l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adouciſſement.
Je m'explique, Madame ; & je hais ſeulement
La ſcience & l'eſprit qui gâtent les perſonnes.
Ce ſont choſes, de ſoi, qui ſont belles & bonnes ;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir ſavant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on ſuppoſe,
Que la ſcience ſoit pour gâter quelque choſe.

CLITANDRE.

Et, c'eſt mon ſentiment qu'en faits, comme en propos,
La ſcience eſt ſujette à faire de grands ſots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe eſt fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile ;
La preuve m'en ſeroit, je penſe aſſez facile.
Si les raiſons manquoient, je ſuis ſûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guere.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois ſi bien, qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru juſques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faiſoit les grands ſots, & non pas la ſcience.

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal ; & je vous ſuis garant
Qu'un ſot ſavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

TRISSOTIN.

Le ſentiment commun eſt contre vos maximes,
Puiſqu'ignorant & ſot ſont termes ſynonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux uſages du mot,
L'alliance eſt plus forte entre pédant & ſot.

TRISSOTIN.

La ſottiſe, dans l'un, ſe fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le ſavoir garde en ſoi ſon mérite éminent.

CLITANDRE.

Le ſavoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puiſque pour elle ainſi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'eſt depuis qu'à mes yeux s'offrent certains ſavans.

TRISSOTIN.

Ces certains ſavans-là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui, ſi l'on s'en rapporte à ces certains ſavans ;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Il me ſemble, Monſieur....

CLITANDRE.

Hé, Madame, de grace;
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe,
Je n'ai déja que trop d'un si rude assaillant;
Et, si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie,
Dont vous......

CLITANDRE.

Autre second? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense,
Il entend raillerie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à Monsieur la these qu'il appuie;
Il est fort enfoncé dans la Cour, c'est tout dit.
La Cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'est en Courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour;
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux esprits, vous déclamiez contre
elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle;
Et, sur son méchant goût lui faisant un procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchans succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;

Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'eſt pas ſi bête
Que vous autres Meſſieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du ſens commun pour ſe connoître à tout;
Que chez elle on ſe peut former quelque bon goût;
Et que l'eſprit du monde y vaut, ſans flatterie,
Tout le ſavoir obſcur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De ſon bon goût, Monſieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monſieur, qu'elle l'ait ſi mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monſieur? C'eſt que pour la ſcience
Raſius & Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite, expoſé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modeſtie,
Vous ne vous mettez point, Monſieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre auſſi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat, vos habiles Héros?
Qu'eſt-ce que leurs écrits lui rendent de ſervice,
Pour accuſer la Cour d'une horrible injuſtice,
Et ſe plaindre en tous lieux que ſur leurs doctes noms
Elle manque à verſer la faveur de ſes dons?
Leur ſavoir à la France eſt beaucoup néceſſaire;
Et des Livres qu'ils font la Cour a bien affaire?
Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés, & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes;
Qu'avec leur plume ils font les deſtins des Couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les penſions,
Que ſur eux l'Univers a la vue attachée;
Que par-tout de leur nom la gloire eſt épanchée;
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux,
Pour ſavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,

Pour

Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de Grec & de Latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les Livres.
Gens, qui de leur savoir paroissent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun;
Inhabiles à tout, vuides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence
A décrier par-tout l'esprit & la science.

PHILAMINTE.

Votre chaleur est grande; & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival, qui dans votre ame excite...

SCENE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce Billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jetter au travers d'un discours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon Livre.

PHILAMINTE.

Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouseroit votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en

veut qu'à vos richesses, & que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayiez vu le Poëme que je compose contre lui. En attendant cette peinture où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence & Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.

Voilà sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.
(*à Julien.*)
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
(*montrant Trissotin.*)
Dès ce soir, à Monsieur je marierai ma fille.

SCENE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire,
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin;
Et Monsieur, que voilà, saura prendre le soin

De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir;
Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCENE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'Ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées,
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ai pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnoissance.

SCENE VII.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SAns votre appui, Monsieur, je serai malheureux,
Madame votre femme a rejetté mes vœux;
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRISALE.

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE *montrant Henriette.*

Et Madame doit être instruite par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur

CHRISALE.

Et moi, je lui commande avec pleine puiſſance,
De préparer ſa main à cette autre alliance.
Ah, je leur ferai voir, ſi, pour donner la loi,
Il eſt dans ma maiſon d'autre maître que moi!

(*à Henriette.*)

Nous allons revenir, ſongez à nous attendre.
Allons, ſuivez mes pas, mon frere, & vous, mon gendre.

HENRIETTE *à Ariſte.*

Hélas, dans cette humeur conſervez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute choſe à ſervir vos amours.

SCENE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quelque ſecours puiſſant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus ſolide eſpoir, c'eſt votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous aſſurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai ſon appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il ſera pour moi, je ne vois rien à craindre.

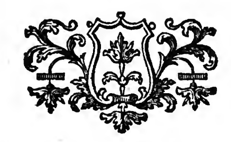
HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;
Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre ame se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'Est sur le mariage où ma mere s'apprête,
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai Philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point-là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Votre grace & votre air sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre;
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sauroit estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être;
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talens, vous devriez me plaire:

Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire ;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possede Clitandre ;
Et par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer ;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite.
Le caprice y prend part ; &, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix & par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendresse ;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement ;
Et ne vous servez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont sur nous de pouvoir :
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mere à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour, & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter ?
Imposez-lui des loix qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas ?.....

HEN-

HENRIETTE.

Hé, Monſieur, laiſſons là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par-tout dans vos Vers, vous peignez ſi charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuſe ardeur....

TRISSOTIN.

C'eſt mon eſprit qui parle,& ce n'eſt pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en Poëte;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé, de grace, Monſieur....

TRISSOTIN.

Si c'eſt vous offenſer,
Mon offenſe envers vous n'eſt pas prête à ceſſer.
Cette ardeur, juſqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous conſacre des vœux d'éternelle durée,
Rien n'en peut arrêter les aimables tranſports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuſer le ſecours d'une mere
Qui prétend couronner une flamme ſi chere;
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur ſi charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais ſavez-vous qu'on riſque un peu plus qu'on ne penſe,
A vouloir ſur un cœur uſer de violence?
Qu'il ne fait pas bien ſûr, à vous le trancher net,
D'épouſer une fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller, en ſe voyant contraindre,
A des reſſentimens que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel diſcours n'a rien dont je ſois altéré,
A tous événemens le ſage eſt préparé.
Guéri, par la raiſon, des foibleſſes vulgaires,
Il ſe met au-deſſus de ces ſortes d'affaires;

Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensois pas que la Philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame, à vous si singuliere,
Mérite qu'on lui donne une illustre matiere,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et comme, à dire vrai je n'oserois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelqu'autre, & vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN *en sortant.*

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CRISALE.

Ah, ma fille, je suis bien-aise de vous voir!
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mere;
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amene, & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change;

Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez ;
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas ; & faites bien enforte
D'empêcher que sur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment, me prenez-vous ici pour un benêt ?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel !

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît ?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentimens d'un homme raisonnable ?

HENRIETTE.

Non, mon pere.

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi ?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,
De me laisser mener par le nez à ma femme ?

HENRIETTE.

Hé, non, mon pere.

CHRISALE.

Ouais ! Qu'est-ce donc que ceci ?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout ſuivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maiſon,
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raiſon.

CHRISALE.

C'eſt moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'eſt moi qui dois diſpoſer de ma fille.

HENRIETTE.

Hé, oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir ſur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'eſt à votre pere
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas, vous flattez-là les plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'eſt tout ce que je veux!

CHRISALE.

Nous verrons ſi ma femme à mes deſirs rebelle....

CLITANDRE.

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi. J'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre style est très-bon; & je serois un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah, quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens;
Et dater par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.

Allons, Monſieur, prenez la table pour écrire.

(appercevant Martine.)

Ah, ah ! Cette impudente oſe encor ſe produire ;
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

CHRISALE.

Tantôt, avec loiſir, on vous dira pourquoi ;
Nous avons maintenant autre choſe à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc eſt la future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie eſt la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, Monſieur ; Henriette eſt ſon nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur ?

PHILAMINTE *montrant Triſſotin.*

L'époux que je lui donne,
Eſt Monſieur.

CHRISALE *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre perſonne,
Je prétends qu'elle épouſe, eſt Monſieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux !
C'eſt trop pour la coutume.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Où vous arrêtez-vous ?
Mettez, mettez Monſieur Triſſotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez Monſieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord; & d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, ſuivez, Monſieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monſieur, les choſes à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux ?

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Quoi donc? Vous combattrez les choſes que je veux ?

CHRISALE.

Je ne ſaurois ſouffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vraiment à votre bien on ſonge bien ici,
Et c'eſt là pour un ſage un fort digne ſouci.

CHRISALE.

Enfin pour ſon époux j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

(*montrant Triſſotin.*)

Et moi, pour ſon époux, voici qui je veux prendre;
Mon choix ſera ſuivi, c'eſt un point réſolu.

CHRISALE.

Ouais! Vous le prenez là d'un ton bien abſolu?

MARTINE.

Ce n'eſt point à la femme à preſcrire; & je ſommes
Pour céder le deſſus en toute choſe aux hommes.

CHRISALE.

C'eſt bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

CHRISALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le maître du logis,
Je ne l'aimerois point s'il faisoit le jocrisse,
Et si je contestois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRISALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune & bienfait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et ne voulant savoir le Grais, ni le Latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les ſavans ne ſont bons que pour prêcher en chaiſe;
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'eſprit.
L'eſprit n'eſt point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les Livres quadrent mal avec le mariage ;
Et je veux, ſi jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre Livre que moi,
Qui ne ſache A, ne B, n'en déplaiſe à Madame;
Et ne ſoit, en un mot, Docteur que pour ſa femme.

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Eſt-ce fait? Et, ſans trouble, ai-je aſſez écouté
Votre digne interprete?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette diſpute;
Il faut qu'abſolument mon deſir s'exécute.

(*montrant Triſſotin.*)

Henriette & Monſieur ſeront joints de ce pas,
Je l'ai dit, je le veux, ne me repliquez pas;
Et ſi votre parole à Clitandre eſt donnée,
Offrez-lui le parti d'épouſer ſon ainée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.

(*à Henriette & à Clitandre.*)

Voyez; y donnez-vous votre conſentement?

HENRIETTE.

Hé, mon pere!

CLITANDRE *à Chriſale.*

Hé, Monſieur!

BELISE.

On pourroit bien lui faire
Des propoſitions qui pourroient mieux lui plaire;

Mais nous établissons une espece d'amour,
Qui doit être épuré comme l'astre du jour;
La substance qui pense y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue.

SCENE IV.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'Ai regret de troubler un mystere joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux Lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles;
(*à Philaminte.*)
L'une, pour vous, me vient de votre Procureur;
(*à Chrisale.*)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette Lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

MADAME, j'ai prié Monsieur votre frere de vous rendre cette Lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cause que le Clerc de votre Rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner,

CHRISALE à *Philaminte.*

Votre procès est perdu !

PHILAMINTE à *Chrisale.*

Vous vous troublez beaucoup ;
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

Le peu de soin que vous avez, vous coûte quarante mille écus, & c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnés par arrêt de la Cour.

Condamnée ? Ah, ce mot est choquant, & n'est fait
Que pour les criminels !

ARISTE.

Il a tort en effet ;
Et vous vous êtes-là justement récriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la Cour, de payer au plutôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE.

MONSIEUR, l'amitié qui me lie à Monsieur votre frere, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel ! tout à la fois, perdre ainsi tout mon bien !

PHILAMINTE à *Chrisale.*

Ah, quel honteux transport ! Fi. Tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste ;
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, & quittez votre ennui ;
(*montrant Trissotin.*)
Son bien nous peut suffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire;
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire,
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de tems;
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrace.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras;
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez;
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuie.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas;
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

QU'il a bien découvert son ame mercénaire!
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être ; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre destin ;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux ;
Et je veux couronner vos desirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriettte à l'ardeur empressée...

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi, vous vous opposez à ma félicité !
Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

HENRIETTE.

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre ;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires ;
Mais lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez, dans cette extrêmité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable ;
Tout destin me seroit sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux,
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE *à Henriette.*

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne ſuis ſa main, que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaînes ſi belles.
Je ne vous ai porté que de fauſſes nouvelles;
Et c'eſt un ſtratagême, un ſurprenant ſecours,
Que j'ai voulu tenter pour ſervir vos amours;
Pour détromper ma ſœur, & lui faire connoître
Ce que ſon Philoſophe à l'eſſai pouvoit être.

CHRISALE.

Le Ciel en ſoit loué!

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déſerteur.
Voilà le châtiment de ſa baſſe avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accompliſſe.

CHRISALE *à Clitandre.*

Je le ſavois bien, moi, que vous l'épouſeriez.

ARMANDE *à Philaminte.*

Ainſi donc à leurs vœux vous me ſacrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne ſera point vous que je leur ſacrifie;
Et vous avez l'appui de la Philoſophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je ſuis dans ſon cœur;
Par un prompt déſeſpoir ſouvent on ſe marie,
Qu'on s'en repent après tout le tems de ſa vie.

CHRISALE *au Notaire.*

Allons, Monſieur, ſuivez l'ordre que j'ai preſcrit;
Et faites le contrat ainſi que je l'ai dit.

Fin du ſeptieme Tome.

